



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









Niort. — Imprimerie de L. FAVRE et C^o.

COMMENT ET POURQUOI

JE SUIS DEVENU

SPIRITE

PAR

J.-B. BORREAU,

Avec FAC-SIMILE d'autographes de l'écriture directe d'un Esprit familier.

L'homme n'est séparé du monde des Esprits
que de l'épaisseur de son enveloppe matérielle.

1864.

A PARIS,

Chez LEDOYEN, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

A NIORT,

Chez les principaux Libraires et
chez ceux des principales villes.



AUX ESPRITS BIEN-AIMÉS

Des Auteurs de ma Vie terrestre

HOMMAGE D'AMOUR FILIAL.



AVANT-PROPOS.

Depuis longtemps déjà, j'éprouvais un vague besoin de donner de la publicité à une partie des faits nombreux qui, pendant ma vie de magnétiseur spiritualiste, se sont dévoilés à mes yeux; mais une timide défiance, malgré les inspirations qui m'y poussaient sans cesse, me retenait comme enchaîné dans une irrésolution de laquelle je ne serais probablement jamais sorti sans les circonstances que voici :

Me trouvant, l'an dernier, dans le groupe spirite de Poitiers, je priai le médium Frotier d'évoquer l'Esprit de mon père qui se présenta tout aussitôt. Après quelques questions pour m'assurer de son identité, je priai le médium de demander à ce cher Esprit s'il n'avait point quelque chose à me dire, quelques recommandations à me faire?

— Si, dit l'Esprit; j'en ai une importante pour l'accomplissement de laquelle il a reçu déjà bien des inspirations, c'est celle d'écrire et de publier les faits extraordinaires et merveilleux, en raison de l'ignorance actuelle, dont il a été, sans s'en douter, le provocateur obligé.

M'étant récréé sur les difficultés que rencontrerait, dans ce travail, mon peu d'aptitude pour le remplir avec succès, l'Esprit répondit :

— Si on ne l'en croyait pas capable, on ne l'y pousserait point. N'a-t-il pas, du reste, déjà fait des publications auxquelles un succès relatif n'a pas fait défaut? Eh bien! qu'il marche donc dans

la même voie et qu'il ne laisse pas plus longtemps ignorer ses relations spirites; car nous arrivons à une époque où la lumière va briller d'un nouvel éclat; nous, qui sommes sur un plan plus élevé que vous, nous la voyons venir avec une intensité qui fait, dans notre monde comme dans le vôtre, le désespoir des ennemis du progrès qui est, pourtant, une des grandes lois de la Création.

Cela se passait devant une quinzaine de personnes.

Six mois après, poussé par de nouvelles et incessantes inspirations et voulant faire une contre-épreuve, je me rendis à Charente, auprès de M^{me} Renaud, médium d'un mérite justement apprécié, quoique s'étant, comme nous, laissé circonvenir par les insinuations d'Esprits aventureux.

Sans rien dire à cette gracieuse dame du motif qui m'amenait, je la priai d'évoquer l'Esprit de mon père qui ne tarda pas à se rendre à son appel.

— Avez-vous quelque chose à communiquer à votre fils qui est là?

— J'ai à lui répéter ce que déjà je lui ai fait dire à Poitiers, qu'il faut qu'il s'acquitte de sa mission.

— Cette mission : il craint de ne pas avoir ce qu'il lui faudrait pour la mener à bonne fin.

— Dites-lui donc de ne pas s'inquiéter, que s'il a besoin d'aide il en trouvera dans les inspirations qui lui seront données.

Cette nouvelle épreuve m'ayant déterminé, je rentrai chez moi avec la résolution d'entreprendre l'accomplissement de la relation que l'on va lire, ce que j'ai fait avec bonne foi et sincérité. Maintenant, fort de ma conscience et rempli de la satisfaction que donne l'accomplissement d'un devoir, j'attends avec calme et sécurité toutes les critiques et les sarcasmes auxquels elle pourra donner lieu, ayant, du reste, assez de courage pour les braver, assez de mansuétude pour les pardonner!

INTRODUCTION.

La croyance aux Esprits et à la possibilité de se mettre en rapport avec eux, n'est pas chose nouvelle; il n'y a qu'à consulter les annales des peuples, partout on la trouvera établie : en Chine, au Japon, aux Indes, en Egypte, en Grèce, à Rome; chez les Germains, les Gaulois, les Bretons, partout enfin, jusque chez les peuplades des Amériques et de l'Océanie. En Europe, les grandes causes qui agitèrent les nations durent l'enrayer. La chute de l'Empire romain et de sa domination, l'envahissement des barbares, les guerres continuelles de ceux qui se partagèrent les débris du colosse abattu, ne laissaient guère de temps à l'esprit des hommes pour se recueillir dans la méditation, condition absolument nécessaire pour que les relations entre les Esprits terrestres et célestes puissent convenablement s'établir. Enfin vint le moyen-âge, pendant la durée duquel, malgré les discordes et les guerres presque continuelles qui l'ensanglantèrent, les hommes purent respirer, et l'esprit de méditation se livrer à des investigations dans le monde spirite, monde qui nous presse de toutes parts, et que la matière plus ou moins grossière qui nous enveloppe dérobe à l'essence spirituelle qui nous anime.

Dans ses tendances à se développer, l'esprit humain ne tarda pas à rencontrer d'autres obstacles. Le fanatisme religieux, oubliant que toute religion prend sa source dans le spiritualisme, se déchaîna contre ces organisations d'élite que la nouvelle école appelle médiums et que l'ancienne appelait sorciers, avec une

rage dont le temps et la raison devaient faire justice. Les poursuivant sans relâche, l'intolérance et l'inquisition les noya dans des flots de sang, et de sinistres bûchers s'allumèrent de toutes parts pour la destruction de ces précieux sujets, qui étaient, qui sont et seront toujours les intermédiaires entre les Esprits emprisonnés dans la matière et les Esprits dématérialisés qui parcourent les espaces infinis, tout en revenant sans cesse vers nous qui sommes, pour ainsi dire, le corollaire de leurs immortelles existences.

Après cette triste et longue période où la barbarie et le fanatisme semblèrent avoir épuisé toutes leurs cruelles et infâmes ressources, pour comprimer et anéantir la voix de la vérité, un autre ennemi surgit encore, armé des foudres du ridicule : ce fut la philosophie railleuse du xviii^e siècle qui, en faisant table rase de tout ce qui ressemblait au merveilleux, couvrit de confusion les spiritualistes et leurs adeptes, sous la dénomination de sorciers, devins, illuminés, convulsionnaires, etc., etc., et marqua au front, du sceau de l'infamie, leurs barbares persécuteurs. Devant une arme aussi terrible et maniée par des champions tels que les Diderot, les d'Alembert, les Voltaire et tant d'autres, tout s'effaça, victimes et bourreaux !...

Puis, vinrent ensuite nos orages révolutionnaires et les guerres sanglantes qui les suivirent, ne laissant point aux esprits le loisir nécessaire aux méditations spirites. Enfin la société, dégagée de tant de causes absorbantes, rendit la sécurité aux spiritualistes qui se remirent en marche pour atteindre, tôt ou tard, le grand but qu'ils se proposent depuis si longtemps, c'est-à-dire celui d'établir des relations certaines et intimes entre nous, pauvres Esprits enveloppés dans la matière, et ce grand foyer du monde spirite qui nous entoure.

Pour atteindre cette immense résultat, répétons ce que nous avons dit ailleurs, que les moyens sont trouvés ou pour mieux dire, retrouvés, et qu'ils nous sont, désormais, irrévocablement acquis dans la médiumnité des nombreux sujets qui ont reçu de la nature les facultés nécessaires pour l'accomplissement de cette grande mission. Ces organisations *ad hoc*, Dieu, dans sa divine bonté, les a répandues partout; aussi partout les trouvera-t-on, à

la condition, pour s'en servir avec efficacité, de les mettre en jeu et de développer leurs facultés médiatrices :

• Aide-toi, le ciel t'aidera. •

Après ce coup-d'œil rapide et incomplet, dans lequel je me serais bien gardé d'étaler une érudition que je n'ai pas, sans doute, mais que, comme tant d'autres, j'aurais pu aller puiser à des sources étrangères, je vais essayer de décrire comment, moi, magnétiseur, il est vrai, mais entièrement privé alors de la connaissance des ouvrages de sciences occultes, et ayant eu à vaincre, pour tout ce qui peut nous paraître merveilleux, une répugnance que soulevait en moi une éducation toute voltairienne, je suis devenu, il y a plus de vingt ans déjà, un des adeptes les plus convaincus et les plus fervents d'une doctrine qui devait, dix à douze ans plus tard, prendre un développement et des proportions gigantesques, en se débarrassant graduellement des langes qui enveloppèrent pendant tant de siècles sa longue et laborieuse enfance!...



Fac-simile d'autographes de l'écriture directe
de notre Esprit familier.

COMMENT ET POURQUOI

JE SUIS DEVENU SPIRITE.

I

J'ai dit que j'étais magnétiseur et j'ajouterai que, par suite de recherches et d'expériences nombreuses, je n'avais pas tardé, malgré les répugnances de ce que j'appellerai ma raison, à me rendre à la conviction obligée des phénomènes du somnambulisme; et, qu'on me passe cette comparaison, ainsi que ces clous que l'on enfonce avec effort dans un corps rebelle, et qui y acquièrent d'autant plus de solidité que l'obstacle a été plus grand, je devins immuablement convaincu. Partant de là, comme tous les adeptes fervents, je ne me contentai plus de ces convictions : je voulus les faire partager; mais alors, que de tribulations, que de peines, pour de rares et douteux succès! Toutefois, mon zèle était devenu tel, que, ne m'arrêtant pas à mes premières déceptions, je pris le parti d'emmener avec moi mon somnambule à Paris. Il me semblait que dans ce grand centre d'intelligence la lumière devait se faire comme par enchantement. Hélas! je ne tardai point à m'apercevoir du contraire, et, là comme ailleurs, je pus constater la valeur de ces paroles qui, pour moi, sont

devenues proverbiales : « Tant que les vérités ne sont pas devenues des habitudes, elles paraissent des pièges. »

Arrivés au milieu de mes nombreuses connaissances, nous donnions des séances auxquelles assistait un grand concours d'honorables commerçants. Bientôt, les appartements et les salons étant devenus trop exigus, en raison du nombre toujours croissant des curieux, il nous fallut passer dans de vastes magasins où trois cents poitrines, palpitantes de surprise et d'intérêt, respiraient à peine : c'était beau. Mais je ne tardai point à comprendre que si, dans ce grand nombre d'incrédulités, j'en forçais quelques-unes à se rendre à l'évidence, le reste, sans m'être précisément hostile, échappait avec défiance aux démonstrations et aux expériences les plus concluantes.

Mes affaires commerciales terminées, je quittai Paris presque découragé en laissant Calixte, mon somnambule, aux adeptes que j'avais faits, en leur recommandant de continuer l'œuvre. Mais en partant j'emportais la triste certitude qu'une lutte semblable à celle que je venais d'entreprendre était au-dessus de toute force individuelle et que, quand même un homme dévoué, pouvant y sacrifier tout son temps sans rétribution aucune, l'entreprendrait avec un courage et un dévouement sans bornes, il ne pouvait manquer d'y succomber!

De retour dans mes pénates, que de réflexions assiégèrent mon esprit! Comment faire pour persuader à tous ce qui pour nous était devenu une vérité, et quand, dans ma pensée, cette vérité était un des degrés de la grande échelle qui doit un jour conduire les sociétés humaines vers le progrès et le bonheur?

Au milieu des pensées qui, dans le silence des nuits, assiégeaient mon esprit, une idée y pénétra et s'y fixa irrévocablement. Cette idée, en dominant toutes les autres, les expulsa une à une et resta définitivement la maîtresse du logis. Ai-je dû m'en applaudir? Oui et non. Oui, car elle nous conduisit à la découverte d'un monde nouveau pour nous, celui des Esprits. Non, car après vingt ans de recherches, de tribulations, de péripéties, d'espérances déçues et d'épreuves souvent cruelles et douloureuses, nous n'avons point encore atteint le but que nous nous proposions. L'attein-

drons-nous jamais? Je n'ose plus l'espérer. Mais n'anticipons pas sur les événements, et revenons aux causes qui, en faisant surgir cette idée dans mon cerveau, nous rendit pendant vingt années les esclaves d'une mystérieuse possession.

Tout espoir de réussite possible, obtenue par une conviction, résultat de nombreuses expériences, soit isolées, soit collectives, sans la participation et la consécration du temps, me paraissant désormais une chimère, j'eus l'audace, tout pygmée que je me sentais, d'en rêver l'accomplissement dans la réalisation d'un fait, d'un grand fait, lumineux, incontestable, éblouissant, un coup de tonnerre enfin. On va voir que cette prétention qui peut, *à priori*, paraître de la démence, n'est pourtant pas dénuée de raisonnement et de probabilité. Voilà comment. Dans mes nombreuses expériences de somnambulisme, j'avais dû me rendre à cette évidence que le sujet magnétisé et arrivé à un certain degré de lucidité, acquiert une seconde vue, devant laquelle s'abaisse et disparaît tout ce qui fait obstacle à notre vue matérielle. Or, en se plaçant à ce point de vue qui était le mien, bien acquis et bien arrêté, on ne sera donc point étonné de la hardiesse de ma conception qui était d'arracher à la terre, à son opacité, les secrets renfermés dans son sein : sources, mines, trésors enfouis ou perdus, etc., etc. Ce fut sur cette dernière catégorie surtout que s'arrêta ma pensée, non, comme on pourrait le supposer, par l'appât de l'intérêt, mais comme étant le fait qui appellerait le plus rapidement l'attention et, par suite, la conviction générale. Qui donc, en effet, oserait nier la seconde vue du somnambulisme, en lui voyant découvrir, en Vendée, par exemple, les trésors cachés par des hommes que les tempêtes révolutionnaires ont si brusquement et si violemment emportés?

Mais, me dira-t-on, qu'est-ce donc qui a pu vous faire concevoir de telles espérances? Je l'ai dit : des faits nombreux et des plus concluants. En veut-on un exemple que je prends au hasard parmi tant d'autres et qui, s'il était admis avec autant de certitude que je puis l'affirmer, ferait facilement comprendre toute la rationalité de mes prétentions; le voici :

J'avais dans ma maison de commerce, que j'habitais alors,

perdu le diamant d'une bague que je portais et que je porte encore. Comme ce diamant, dans sa modeste grosseur, n'était ni un Régent, ni un Seney, ni une étoile du Sud, il m'était fort difficile de le retrouver et ce ne fut qu'au bout de huit jours que je finis par le découvrir sous le bord d'un tapis. Triomphant, je le portai à ma femme, qui, précieusement, le serra dans notre secrétaire où il fut complètement oublié. Aussi, ne fut-ce que fort longtemps après que le souvenir du diamant me revenant à la mémoire, je lui demandai ce qu'elle en avait fait. Grand embarras et grands débats! Quoi! ce diamant, si heureusement retrouvé, le voilà reperdu!... Ma femme, qui est une personne positive et d'infiniment d'ordre, en était contrariée au dernier point, car ce fait constituait tout à la fois une négligence et une perte. Aussi, fit-elle de grands, mais inutiles efforts, pour le retrouver. Après avoir épuisé toutes les ressources des investigations et de la patience, elle finit par y renoncer.

J'avais heureusement pour somnambule, à cette époque, le nommé Calixte dont j'ai déjà parlé. L'ayant fait venir et mis en état de somnambulisme, je lui fis part de ce que je viens de raconter. Calixte, après un assez long silence, pendant lequel il me parut entièrement livré à des réflexions et à des recherches laborieuses, me dit tout-à-coup :

— Mais il n'est pas perdu votre diamant, car il est ici, je le vois; mais, mon Dieu, où donc est-il? De la toile, des papiers; quel fatras!... Tiens, ce sont des lettres, en voilà des lettres!... Deux ou trois cents au moins, et parmi lesquelles j'en vois une qui le renferme. Oh! le voilà, c'est bien lui... Madame Borreau, vous êtes là, n'est-ce pas?

— Oui, Calixte.

— Vous savez bien le sac dans lequel vous déposez toutes vos lettres quand vous les jugez sans importance, pour les déchirer plus tard?

— Oui, sans doute.

— Eh bien! le diamant de votre mari est dans l'une d'elles. Demain, en les dépliant avec précaution, l'une après l'autre, vous l'y trouverez.

Le lendemain, effectivement, ma femme retrouvait mon diamant, ainsi qu'il nous l'avait été dit, et, chose étrange, nous étions tellement habitués à de semblables faits, qu'ils ne produisaient plus sur nous le sentiment de la surprise.

Cela dit, revenons à l'idée qui, me poursuivant sans cesse, me disait :

— As-tu la conviction que la seconde vue des somnambules pénètre au travers d'une feuille de papier, d'un foulard, d'un sac, d'une muraille ?

— Je ne puis plus en douter.

— Eh bien ! pourquoi ne pénétrerait-elle pas jusque dans les entrailles de la terre, qui enferme et dérobe tant de choses utiles à l'humanité ? Si ce n'est pas pour toi, travaille pour la société, pour tes frères, desquels tu auras bien mérité.

— Mais je n'ai plus de sujet à ma disposition.

— Cherches-en. Quand, comme toi, l'on est convaincu de la vérité que je t'inspire, il y a lâcheté à rester dans l'indifférence et l'inaction. Marche donc, marche !...

II

J'en étais là, lorsqu'un de mes amis, M. Sauzeau, vint me dire que, dans une des maisons de son beau-père, logeait depuis peu de temps une dame qui se disait somnambule et me faisait proposer de la magnétiser.

M'étant rendu à son appel et l'ayant mise en somnambulisme, elle me dit en me remerciant de mon empressement.

— Vous ne savez pas que la démarche que je viens de faire faire auprès de vous est intéressée ; car, de Montauban que j'habitais et où j'étais magnétisée par le marquis de Saint-Vital, en portant mes investigations de somnambule sur la Vendée, j'y ai fait, auprès d'une ville qui se nomme Bressuire, la découverte d'un trésor.

— Vous connaissez donc Bressuire ?

— Pas le moins du monde, je vous assure.

— Et qui a pu diriger votre esprit vers ce lieu si éloigné de celui où vous étiez ?

— Lui, M. de Saint-Vital, et le désir d'y faire la découverte d'argent caché. Car, vous savez comme moi, je le vois, que c'est le pays des trésors enfouis et perdus pour tous ; aussi, en nous les appropriant, nous userons d'un droit qui nous est acquis, sans faire aucun tort à leurs propriétaires qui ne sont plus.

— Mais voyez-vous bien l'endroit où le trésor dont vous me parlez est enfoui ?

— Certainement, il est là, au pied de cette grande pierre fichée en terre que je vois parfaitement et que je désignerais de même, si j'étais sur les lieux.

— Eh bien ! je me mets entièrement à votre disposition ; car je vous dirai que depuis longtemps cette idée est aussi la mienne.

— Je le vois bien ; mais, faut-il encore, avant de se jeter dans des aventures, parfaitement s'y préparer. Revenez, revenez souvent, et, quand nous nous jugerons tout-à-fait en bonne voie, nous tenterons l'aventure. Mon oncle nous accompagnera, et nous emmènerons un homme de confiance.

— Soit, alors je reviendrai après-demain soir.

— C'est entendu et éveillez-moi, je vous prie, car ces expériences me fatiguent et cela n'est pas étonnant, en ayant depuis longtemps déjà perdu l'habitude.

Je l'éveillai incontinent et après avoir passé le reste de la soirée à deviser sur le somnambulisme et sur nos projets, je quittai la réunion qui se composait d'une demi-douzaine de personnes.

De retour chez moi, je me pris à rêver de tout ce qui venait de se passer et je m'endormis avec la conviction que la Providence me venait en aide.

Le matin du jour où je devais retourner chez M^{me} de Saint-Hilaire, c'était le nom de ma nouvelle somnambule, elle me fit dire qu'étant indisposée, la séance ne pourrait avoir lieu ; mais que, dès qu'elle serait mieux, elle me ferait prévenir.

En attendant que la santé de cette dame se rétablisse, disons un mot de sa personne, car il est toujours bon de se faire une

idée exacte des acteurs qui vont entrer en scène. Elle approchait de la quarantaine, était petite et d'une santé délicate. Sa taille était peu avantageuse et elle boitait visiblement, malgré qu'elle fit de constants efforts pour en dissimuler les apparences. Empressons-nous d'ajouter qu'elle avait de jolis yeux, une belle chevelure, des dents d'émail et qu'elle était aimable et gracieuse.

La santé de M^{me} de Saint-Hilaire rétablie, nous nous empressâmes de donner à nos séances un cours régulier, et, pour m'assurer de la lucidité de cette dame, je proposai des expériences à faire dans un coteau où je faisais exécuter, avec des terrassements considérables, des jardins dans lesquels, plus tard, je me proposais de faire édifier une maison d'habitation. Ce coteau, fort élevé au-dessus du niveau de la rivière qui passe au bas, était sec et fort aride, j'avais, sans espoir pourtant, un vif désir d'y trouver de l'eau, aussi fut-ce sur ce point que se portèrent nos investigations qui, par la découverte de deux sources, comblèrent nos vœux et fortifièrent nos espérances. Après ce double succès, on comprendra facilement que je devins plus pressant que jamais dans mon ardent désir de voir se réaliser nos projets de voyage et nos recherches. Un fait surtout, un fait immense, venait de me monter la tête au dernier point, et quand je l'aurai raconté dans toute sa sincérité, on comprendra qu'il y avait de quoi. Le voici :

Un soir, qu'avec ma femme, nous étions chez M^{me} de Saint-Hilaire et que nous venions, comme d'habitude, de diriger son esprit investigateur vers ce fameux trésor, elle nous dit :

— M'y voilà !

— A combien, dites-vous, est-il de Bressuire ?

— Deux kilomètres au moins.

— Mais alors, boitant ainsi que vous le faites et avec l'intention bien arrêtée, comme vous le prétendez, de faire cette excursion la nuit, comment pourrons-nous y parvenir ?

— Ce ne sera pas chose difficile, je vous assure ; car, arrivés dans cette bonne ville, vous m'y chercherez un âne, que vous y trouverez. Puis, le soir, vous me mettez en somnambulisme. Je pars, montée sur l'âne, vous me suivez, et je vous conduis au

but. Tiens, fit-elle, ce sera drôle! Nous aurons l'air d'une fuite en Egypte; me voyez-vous, dirigeant ma monture d'un pas tranquille, mais arrivant sûrement à ma grande pierre, que je vois là-bas, et au pied de laquelle se trouve... Mais, arrêtez donc!... arrêtez donc, vous dis-je, vous ne voyez donc pas cet indice?... Non, vous ne le voyez pas, et pourtant c'est la Providence qui nous l'envoie!... Comment se fait-il, mon Dieu! que je n'aie point encore vu et remarqué cette belle fontaine? Ah! les beaux feuillages qui la dominent et en tapissent le roc d'où s'échappent toutes ces gouttes limpides, qui viennent se perdre dans le cristal de ses eaux!... Fontaine, je te salue... fit M^{me} de Saint-Hilaire, en s'inclinant. A ce moment, sa figure était sublime d'inspiration et radieuse de bonheur; mais à cet état d'exaltation en succéda bientôt un autre de fatigue et d'épuisement, qui nous força d'interrompre la séance; et, après avoir laissé au sujet tout le souvenir de ce qui venait de se passer, je l'éveillai.

Le lendemain de cette soirée, je me rendis chez un pharmacien qui avait longtemps habité Bressuire, et, lui ayant demandé s'il ne connaissait pas, à 2 ou 3 kilomètres de cette ville, une fontaine dans les conditions qui m'avaient été signalées par ma somnambule, M. Texier, c'est le nom du pharmacien, me répondit qu'il la connaissait parfaitement, et qu'elle se nommait la fontaine de Mille-Gouttes. Ce nom, qui répondait si bien à la désignation qui m'en avait été donnée, me frappa et ne fit qu'augmenter, avec ma confiance, le désir que j'éprouvais de me rendre sur les lieux. Toutefois, malgré mon impatience, je comprenais qu'il me faudrait encore attendre longtemps une détermination sans cesse reculée, soit par une chose, soit par une autre.

III

Nous en étions là, lorsqu'un soir, en me rendant à ma campagne, je rencontrai un de mes amis qui, dans la conversation, me dit :

— Je vais demain à Bressuire, voulez-vous y venir?

— Et comment y allez-vous?

— Dans mon cabriolet, et je pars à quatre heures du matin.

— C'est un peu tôt, fis-je; mais c'est égal, je serai des vôtres.

— Ah ! c'est une bonne fortune ! Tenez-vous prêt, et à quatre heures et demie je passerai vous prendre.

A cinq heures nous étions en route, et à midi nous arrivions à notre destination, où notre premier soin fut de nous faire servir à déjeuner; car, la longueur de la route, le grand air et l'heure avancée nous avaient donné un appétit que nous mîmes quelque temps à satisfaire.

Le déjeuner terminé, nous nous rendîmes au café où nous dégustâmes notre moka avec une sensualité qui avait bien sa raison d'être. Puis, mon ami m'ayant quitté pour aller à ses affaires, je m'approchai d'un groupe de jeunes gens dans lequel, heureusement, j'en trouvai un de ma connaissance qui ne tarda pas à me lier avec tous les autres. Quand je fus au mieux avec tous ces oisifs et l'intimité bien établie, je les questionnai sur ma fontaine, en leur donnant les désignations que moi-même j'en avais recueillies. Mais, à mon grand étonnement, personne ne la reconnaissait. Je fus fort déconcerté, et toutes mes espérances allaient s'évanouir, lorsqu'un consommateur qui était à une autre table et nous écoutait, se prit à dire :

— C'est la fontaine de Mille-Gouttes !...

— C'est cela même, repris-je, en me rappelant ce nom. Mais comment, étant seul, pourrai-je la trouver ?

— Ce ne sera pas facile, firent quelques-uns de ces Messieurs, car elle est à près d'une lieue d'ici et, pour ainsi dire, cachée dans un pli de terrain.

— Mais, dit l'un d'eux, si nous allions nous promener par là, nous pourrions la désigner à Monsieur, qui paraît si désireux de faire connaissance avec sa nymphe ?

— Je ne vous tairai pas, Messieurs, repris-je vivement, tout le bon gré que je vous en saurais; car c'est précisément la nymphe dont on vient de vous parler qui, dans une apparition, m'y a donné rendez-vous !

Tout le monde se prit à rire, puis chacun, égayé par cette plaisanterie, alluma son cigare et nous partîmes.

Une petite heure après notre départ, nous arrivions à la fontaine. La route n'avait paru longue qu'à moi, qui avais sans cesse la crainte de me voir abandonné par mes guides. Quant à eux, les frais de gaieté apparente que je me crus dans l'obligation de faire et qui m'étaient inspirés, sans doute, par l'intérêt que j'avais à les retenir, par la reconnaissance et peut-être aussi par des libations, en dehors de mes habitudes, qui avaient suivi le déjeuner, ils n'eurent même pas le temps de songer à me quitter. Si bien que, quand nous rentrâmes en ville, il était près de sept heures du soir, et comme la plupart d'entre eux avaient l'habitude de dîner à cinq, il est évident que j'avais été un grand coupable!

Mais revenons à notre chère fontaine, que je trouvais exactement telle qu'elle m'avait été désignée, c'est-à-dire située à l'extrémité d'une prairie, sur le flanc d'un coteau et au pied d'un roc taillé à pic qui la domine d'une hauteur de 4 à 5 mètres, tapissée à sa base par des feuilles de cochlearia et, à son extrémité, par d'énormes touffes de hierre et de feuillage desquelles s'échappent continuellement de grosses et nombreuses gouttes d'eau qui viennent, sans discontinuation, rider la surface des eaux limpides du bassin de la belle et gracieuse fontaine.

Après m'être extasié sur son aspect et sur celui de son entourage, je me pris à cueillir des feuilles du dessus et du dessous que j'enveloppai avec soin et séparément. Puis, à quelque distance, en face, au pied d'une grande pierre fichée en terre, je ramassai du sable et quelques cailloux que j'enveloppai également dans du papier. Enfin, gravissant le coteau et me portant derrière la fontaine, je fis la découverte d'une autre grande pierre d'un aspect remarquable, j'y courus et je recueillis, comme je l'avais déjà fait, des cailloux et de la terre. Muni de mon butin, qui avait son utilité, comme on va le voir bientôt, je rejoignis ces Messieurs qui étaient fort intrigués de mes manœuvres, et nous rentrâmes en ville.

Le lendemain, dès l'aube du jour, mon ami et moi nous quittons Bressuire et à midi nous étions de retour. Comme on le voit, je n'avais pas perdu de temps et la mission que je m'étais proposée

avait admirablement réussi, ainsi qu'on va en juger par les beaux résultats qui s'en suivirent.

Pendant qu'on préparait mon déjeuner et que j'allais me l'administrer avec un bonheur qu'ignorent les gens ponctuels et réglés dans les heures de leurs repas, ma femme, sans perdre de temps, envoyait prier M^{me} de Saint-Hilaire de vouloir bien se rendre auprès de nous, ce qu'elle fit une heure après. Aussitôt arrivée, nous nous empressâmes de la faire monter dans notre chambre, et là, après l'avoir magnétisée et mise en état de somnambulisme, je lui dis qu'étant allé la veille à ma campagne, j'en avais rapporté des pierres et des feuillages, pris dans de certains endroits où je supposais qu'elle pourrait encore me découvrir de l'eau; puis, lui ayant remis le paquet qui contenait les feuilles de lierre et de cochléaria, elle le déploya d'abord avec indifférence, mais ne tarda pas, après l'avoir palpé avec une émotion croissante, à s'écrier :

— Ah! vous me trompez; ces feuilles viennent de ma fontaine!

Je voulus éluder cette question spontanée, mais elle reprit vivement en me montrant les feuilles :

— Ne mentez pas, je vous prie, cela serait inutile. Voilà celles du dessus, voilà celles du dessous. Et, comme je venais de prendre dans ma poche les deux autres petits paquets, elle les arracha brusquement de mes mains, et après les avoir touchés l'un après l'autre, elle me dit :

— Voilà les cailloux que vous avez pris au bas de cette grande pierre qui est en face, et ceux qui viennent de celle qui se trouve derrière la fontaine. Eh bien! ce n'est ni au pied de l'une ni au pied de l'autre qu'est mon trésor, et lorsque nous irons le chercher, je vous répons que je saurai bien le découvrir, moi. Ah! vous l'avez donc vue ma chère fontaine?... N'est-ce pas qu'elle est bien belle?...

Toute réticence devenant inutile, il fallut bien tout avouer et se rendre à la justesse des assertions de la sorcière, je veux dire de la somnambule.

Les faits que je viens de raconter n'ont pas besoin de commentaires. Ils parlent assez haut pour justifier les croyances et les

prétentions de ceux qui en ont été témoins et les ont si souvent provoqués ; mais l'expérience est lente dans sa marche, et, à côté de réalités si merveilleuses pour notre ignorance, il était d'autres réalités, plus merveilleuses encore, et en face desquelles tous nos efforts devaient se briser un jour !...

Ainsi qu'on doit le reconnaître, tout marchait au mieux et nos espérances grandissaient chaque jour, lorsque par une fatalité déplorable, des circonstances, dont nous n'avons point à nous occuper ici, renversèrent tous mes projets, en contraignant M^{me} de Saint-Hilaire à quitter Niort. Ce contre-temps, jetant un grand découragement dans mon esprit, je pris le parti, pour en revenir à mon idée, d'attendre qu'il se remît du trouble dont il était agité. Ce trouble, pour se calmer, n'attendait qu'une occasion qui, ne tardant pas à se présenter, vint raviver toute mon énergie, en nous poussant sur un terrain brûlant où nous attendaient tant d'émotions, de terreurs et de croyances nouvelles, ainsi qu'on ne tardera pas à le voir dans la suite.

IV

Nous arrivons à des circonstances et à des faits de ma vie de magnétiseur spiritualiste, tellement en dehors, encore aujourd'hui, des idées établies, que, malgré la lumière éclatante qui se fait de toutes parts, beaucoup de personnes et des plus convaincues, regardent comme un acte de courage d'oser les avouer, et, à plus forte raison, d'oser les publier. Je dirai ici avec un léger sentiment d'orgueil, que ce genre de courage ne m'a jamais fait défaut, que j'ai constamment, et dans tous les temps, avoué et chaleureusement soutenu mes convictions, et que si, à une époque déjà éloignée, je ne les ai que rarement formulées dans de modestes articles, c'est que ma plume, engourdie et rouillée par le style épistolaire-commercial dont j'ai usé pendant près d'un demi-siècle, ne m'inspirait qu'une confiance relative. Aussi, n'est-ce qu'avec la plus grande défiance que je me déterminai, pour

faire connaître mes convictions et les faits qui s'y rattachaient, à écrire et publier, à l'âge de plus de 60 ans, quelques rares et timides essais qui, accueillis avec une bienveillante indulgence, m'encouragent aujourd'hui à raconter et les faits qui précèdent et ceux qui vont suivre, donnant l'assurance que, s'ils sont dépourvus de la grâce et de l'intérêt qu'aurait su leur prêter un narrateur expérimenté, ils ne le seront ni de franchise ni de vérité....

Comme on l'a vu à la fin du chapitre précédent, j'étais resté fort découragé de la perte de ma somnambule, et cela juste au moment où je croyais toucher à une solution ; mais ce découragement devait, tôt ou tard, avoir sa réaction et, en effet, poussé par mes souvenirs qui venaient sans cesse me rappeler tout ce dont j'avais été témoin, je ne tardai point à revenir à de nouvelles tentatives. Or, ayant eu un jour l'occasion de me rencontrer avec une personne de la classe ouvrière, et ayant cru reconnaître en elle un de ces sujets propres au somnambulisme, je lui proposai de la magnétiser, l'assurant que, si je pouvais en faire une bonne somnambule, j'avais l'espérance de la mettre sur la route de la fortune : ce qui lui chatouilla si bien l'oreille, que, ma femme aidant, nous la déterminâmes à se prêter à nos instances.

Dès la première fois que je magnétisai Jeanne, c'était le nom de mon nouveau sujet, je l'endormis et la fis passer au somnambulisme. Je ne m'étais donc pas trompé et tout annonçait que nous avions sous la main une de ces organisations d'élite, dont on pouvait, à notre avis, tirer un immense parti. Dans cette première séance et dans celles qui suivirent, nous ne nous occupâmes qu'à développer, en la rectifiant, son admirable lucidité. Enfin, quand nous la jugeâmes tout-à-fait en bonne voie, je lui dis, dans le cours d'une séance : Jeanne, vous savez quel est le but que nous nous proposons ?

— Je le sais.

— Ne pourriez-vous donc point, en dirigeant votre esprit dans les environs de Bressuire, y découvrir le trésor qui nous y a été désigné ?

— Je l'ignore ; car je dois vous dire, tout d'abord, que je ne connais ni Bressuire ni la Vendée.

— Je connais Bressuire, moi, pour y être allé une fois à la recherche d'une fontaine.

— Je la vois.

— Eh bien ! si mon Esprit guidait le vôtre, pensez-vous pouvoir arriver ?

— J'en suis à peu près certaine : partez !...

— Me voilà à la barrière d'Echiré.

— J'y suis aussi.

— J'arrive à Champdeniers.

— J'arrive aussi ; mais allez plus vite.

— Eh bien ! me voici à Bressuire.

— J'y suis également.

— Prenons le sentier de gauche et suivez-moi... Que voyez-vous ?

— Je vois de belles prairies.

— Et au bout, à droite, ne voyez-vous donc rien ?

— Oh ! si vraiment. Je vois une charmante fontaine ! Comme les gouttes d'eau qui s'échappent du feuillage d'en haut, dans ce joli bassin, font un gracieux effet ! Elle est bien jolie votre fontaine et je ne voudrais pas l'oublier.

— Non, vous ne l'oublierez pas, car je vais vous en laisser le souvenir ; mais, écoutez-moi bien : C'est là, dans les environs de cette fontaine, au pied d'une de ces grandes pierres que vous devez apercevoir, que doit être enfoui le trésor dont je vous ai entretenu. Ne pourriez-vous l'y découvrir ?

— Je ne sais, je vais y voir.

Jeanne se prit à chercher, et il était évident pour nous, aux contractions de son visage, qu'elle y apportait un vif intérêt et faisait de grands efforts pour y parvenir. Au bout de vingt à vingt-cinq minutes, voyant ses traits se rembrunir, je lui dis :

— Êtes-vous toujours à la fontaine ?

— Non, je n'y suis plus, et même je dois en être à une assez grande distance ; car, pendant que je cherchais, je me suis sentie entraînée vers un lieu où je suis en ce moment.

— Et où donc êtes-vous ?

— Je ne sais, toutefois je suis dans un vaste champ dans lequel

on me fait voir de l'argent qui a été caché au temps de la Révolution. Il y en a beaucoup; ce sont des pièces de six livres et des louis anciens.

— Vous venez de dire « dans lequel on me fait voir. » Qui donc vous fait voir cela?

— Je n'en sais trop rien. Je me trompe, sans doute; c'est peut-être mon esprit qui voit.

— Ne voyez-vous rien dans ce champ qui pourrait nous servir d'indices et nous mettre à même de nous le faire reconnaître?

— Rien, qu'une grande pierre couchée. Mais, attendez donc. Je vois une ville qui n'en est pas très-éloignée et qui pourra bien nous servir de point de départ.

— Cette ville, la connaissez-vous?

— Ma foi non, puisque je ne suis jamais venue dans ce pays; mais, j'entends en moi comme une voix qui me dit qu'elle s'appelle Châtillon. Y a-t-il par là une ville qui porte ce nom?

— Oui, sans doute.

— Eh bien, c'est elle, j'en ai la conviction; mais éveillez-moi de suite, je vous en prie, car je suis horriblement fatiguée et je me sens prête à défaillir!

Je m'empressai de réveiller Jeanne en lui laissant le souvenir de tout ce qu'elle venait de voir.

A la séance suivante, — les séances avaient lieu le soir, — je dirigeai l'esprit de Jeanne sur Bressuire. Mais il ne s'y arrêta pas et se porta vers Châtillon où il fallut bien le suivre. Là, les explorations recommencèrent.

— Qu'examinez-vous, dis-je à la somnambule, qui paraissait préoccupée?

— J'examine les lieux, fit-elle; car je suis à Châtillon, et c'est bien Châtillon où nous étions l'autre soir. En ce moment je suis sur une petite place d'où je me dirige vers mon champ; voilà un grand bâtiment. Tiens! c'est la caserne de la gendarmerie: le voyez-vous?

— Allez toujours.

— Voilà une arcade, nous passons dessous, puis un escalier que nous descendons et nous voilà dans la campagne. Le chemin,

le voici, suivons-le... et mon champ, j'y suis. Là-bas, la grande pierre; ici, mon cher petit trésor. Il n'est pas si petit! Cher trésor, il y a bien longtemps que tu es enterré; mais nous allons te donner de l'air!...

— En vérité, Jeanne, vous êtes bien gaie aujourd'hui, et vous paraissez bien sûre de vous.

— Certainement que je suis sûre de moi; car je vois tout si clairement que, si nous étions sur les lieux, je vous conduirais tout droit à mon champ.

— Mais pour cela il vous faudrait être en état de somnambulisme; et, en cet état, comment traverser une ville et parcourir des chemins nécessairement fréquentés?

— Rien de plus facile. Ne m'avez-vous pas laissé, l'autre soir, le souvenir de tout ce que j'ai vu? Eh bien! depuis ce temps, je me le suis parfaitement rappelé, quoique revenue à mon état normal. Or, nous allons à Châtillon, vous me magnétisez à l'hôtel, j'observe et remarque tout, vous m'en laissez le souvenir, vous m'éveillez et nous partons. Alors vous verrez si je ne vous dirige pas avec assurance.

— Si vous pensez qu'il puisse en être ainsi, partons au plus tôt!

— Partons, partons, fit à son tour la somnambule; c'est bien facile à dire, mais quand je vais être éveillée, je ne le voudrai probablement plus, et, sans doute aussi, trouverai-je chez moi quelque opposition. Voyons, laissez-moi fortement le souvenir de tout ce que j'ai vu, de tout ce que je vois, ainsi que de ma détermination actuelle, je tâcherai d'arranger tout cela.

Ce qui fut dit fut fait et, peu de jours après, nous partions pour une excursion qui devait être suivie de bien d'autres.

V

Arrivés à Châtillon par la voiture publique, juste à l'heure du déjeuner, nous commençâmes par nous mettre à table pour nous reconforter des fatigues de la route; après quoi, ayant demandé

une chambre pour Jeanne, je l'y magnétisai en lui recommandant de tout observer avec soin et, quand elle m'eût donné l'assurance que son inspection ne laissait rien à désirer, je lui en imprimai, par une volonté ferme, le souvenir dans la pensée. Cela fait, je l'éveillai et nous sortîmes ; elle, cherchant à s'orienter, moi, la suivant machinalement. Enfin, paraissant prendre plus de résolution, elle se dirigea vers une rue, puis vers une autre et nous arrivâmes ainsi sur une petite place où il y a comme un parapet, sur lequel elle s'appuya en pâlisant.

— Qu'avez-vous, lui dis-je, et pourquoi pâlisiez-vous ainsi ?

— Ce que j'ai, grand Dieu ! Vous devriez le comprendre. Comment ! je vois une ville pour la première fois de ma vie et je m'y reconnais comme si j'y étais déjà venue plusieurs fois ; mais c'est effrayant cela et j'en suis toute troublée et toute tremblante !... Vous voyez bien ce bâtiment, à gauche, c'est la gendarmerie ; et un peu plus à gauche encore nous allons, j'en suis certaine, trouver l'arcade et l'escalier dont je vous ai parlé. Je le répète, c'est effrayant ! et, si vous le voulez, nous allons nous en retourner, car je sens ma tête s'égarer et mes jambes fléchir.

— Pauvre Jeanne, fis-je en riant, je vous croyais plus courageuse ; quoi ! parce que vous vous reconnaissez dans une ville où vous êtes venue déjà tant de fois en esprit, vous vous effrayez ?... Allons donc ! du courage et donnez-moi le bras que nous partions d'ici, car je m'aperçois qu'on nous observe ; puis je l'entraînai vers la caserne où, en effet, nous trouvâmes l'arcade et l'escalier qui nous conduisit dans la campagne.

Là, plus rassurés et loin de toute importunité, nous nous prîmes à deviser sur l'étrangeté de ce qui se passait relativement au phénomène de la vue à distance, si bien que l'esprit de Jeanne, préoccupé, manqua le but qu'elle se proposait, c'est-à-dire le champ, à la recherche duquel nous étions. Lui voyant l'air inquiet et lui en ayant demandé la cause, elle me dit que ne se reconnaissant plus déjà depuis quelque temps, elle pensait avoir dépassé le champ. Dans cette incertitude, il n'y avait qu'une chose à faire, c'était d'entrer dans la première pièce de terre venue et de l'y magnétiser, c'est ce que nous fîmes. Mais à peine avais-je com-

mencé que je m'aperçus que nous étions observés par deux personnes à cheval qui, du chemin, qui pouvait être à une centaine de pas, nous regardaient en paraissant fort intriguées de ce que nous pouvions faire là; je m'arrêtai court en m'asseyant à côté de Jeanne, qui, étant déjà en somnolence, ne s'aperçut de rien. Enfin nos deux curieux, s'étant déterminés à quitter la place, je me remis à l'œuvre que je ne tardai point à accomplir.

— Ah! ah! fit la somnambule complètement endormie, nous avons fait plus de chemin qu'il n'en fallait faire, et il nous faut retourner sur nos pas de près d'un quart de lieue. Laissez-moi bien et fortement le souvenir de ce maudit champ que je vois maintenant sur la gauche et éveillez-moi!...

Cela fait, nous regagnâmes la route que nous suivîmes pendant un quart d'heure environ. Le champ devait être là, et pourtant Jeanne hésitait, lorsque tout-à-coup je la vis gravir un talus, plonger ses regards dans un terrain dominant le chemin et redescendre, en me disant d'une voix émue.

— C'est lui, le voici, c'est mon champ!...

— Et qui vous en donne l'assurance?

— Son aspect. En voulez-vous la preuve? Montez ce sentier, suivez tout droit à travers ces genêts et vous arriverez à la grande pierre dont je vous ai parlé. Quant à moi, je reste ici, car l'émotion que je viens d'éprouver m'a coupé les jambes.

Ayant à mon tour gravi entièrement le talus, j'entrai dans un vaste champ dont l'aspect me sembla sinistre; il était entièrement planté de grands genêts d'un vert sombre, au travers desquels je dirigeai mes pas vers le lieu qui venait de m'être indiqué. Après quelques hésitations dans ma marche, je ne tardai point à arriver à une grande pierre de formes et conditions druidiques. Puis, ayant porté mes regards autour de moi, je me sentis frissonner! La lumière douteuse du crépuscule, cette grande pierre silencieusement couchée au milieu de ces sombres genêts, tout cela encadré de collines arides, me faisait éprouver un certain sentiment d'effroi, auquel j'avais peine à résister. N'y avait-il pas là aussi un de ces pressentiments qui nous avertissent, longtemps à l'avance, des catastrophes qui se préparent?

De retour auprès de Jeanne, je la trouvai sous le poids des mêmes sensations qui venaient de m'agiter et m'agitaient encore.

— Avez-vous vu la pierre? me dit-elle.

— Oui. Est-ce là qu'est l'objet qui nous amène?

— Non, fit-elle; mais montons dans le champ, vous m'y magnétiserez et je vous le désignerai.

Nous montâmes. Comme la nuit arrivait, je m'empressai de la magnétiser pour la mettre en somnambulisme; mais ce ne fut pas sans peine que je pus y parvenir, car elle et moi nous étions sous le poids d'une vive impression. Enfin, endormie, elle se leva du talus sur lequel elle était assise, me prit le bras et me conduisit au pied d'un arbre qui se trouvait sur le bord du terrain qui dominait le chemin d'une hauteur de deux mètres environ; puis, se retournant vers le champ, elle fit quelques pas, se pencha vers la terre et me dit : « C'est là! » Mais l'émotion de Jeanne était devenue plus vive encore; je la voyais sur le point de s'évanouir. Vite, je jetai mon chapeau sur l'emplacement désigné, et je me hâtai de la reconduire au bord du fossé, où je la réveillai. Après quoi, revenant à l'endroit que j'avais marqué, je mesurai la distance qui se trouvait entre lui et l'arbre : il y avait neuf mètres. Cela fait, nous regagnâmes la ville et notre hôtel pour reprendre plus tard, à son passage, la voiture qui nous avait amenés.

VI

De retour à Niort, nous continuâmes nos expériences et nous nous préparâmes à mettre nos projets à exécution. Mais, Jeanne endormie, un dissentiment surgit entre nous, sur les moyens à adopter, la somnambule voulant opérer clandestinement et de nuit; moi, au contraire, voulant à tout hasard que ce fut en plein jour, après avoir découvert le propriétaire et nous être entendus avec lui. Contrairement à mon désir, Jeanne voulait éviter les importuns dont la présence, selon elle, ne pouvait manquer de compromettre et faire échouer l'entreprise; puis, ajoutait-elle :

ce cas échéant, voyez-vous notre déception, notre honte et le ridicule dont nous serions accablés? Non, non, ce sera la nuit!...

— Mais alors, repris-je, il y aurait un dol que je ne puis accepter.

— Il n'y aura ni fraude ni dol, fit Jeanne avec vivacité; car, le lendemain, nous faisons intervenir le propriétaire et la justice, et votre fait, votre grand fait que vous rêvez depuis si longtemps, sera tout aussi bien constaté que s'il y avait là un tas d'ignorants et de badauds, qui nous troubleraient et ne manqueraient pas de se moquer de nous.

Tous ces raisonnements ne manquant pas de justesse, je me rendis, et il ne nous resta plus qu'à organiser une expédition qui devait avoir les résultats les plus étranges et les plus dramatiques.

Comme si j'avais prévu toutes les conséquences de l'entreprise que nous allions mettre à exécution, je pris toutes les précautions possibles; j'écrivis d'abord à mon fils, qui était à Paris, de se rendre à Niort, et je pris la résolution de nous adjoindre un homme dévoué et sur lequel je pouvais entièrement compter; cet homme, que nous appellions le père Cadet et qui avait été le père nourricier de mes enfants, réunissait pour une semblable occurrence toutes les qualités désirables : discrétion, dévouement, résolution et courage. Aussi, bien qu'il ignorât sinon le but, du moins les circonstances qui nous avaient poussé vers lui, n'en était-il pas moins prêt, sans s'inquiéter de ce qui pouvait en advenir, à tout braver.

Nous étions au 2 septembre 1842, lorsque mon fils arriva. Sans partager nos convictions et nos espérances, il en acceptait les éventualités et, comme tous les jeunes gens qui ont besoin de sensations et de mouvement, les péripéties qui devaient inévitablement surgir de cette aventureuse entreprise lui souriaient et montaient sa jeune imagination. Le lendemain de son arrivée, tout étant disposé pour l'expédition, nous partîmes tous les quatre dans un véhicule de louage et à midi nous étions à Bressuire. Pendant qu'à l'hôtel on nous cherchait un cheval de rechange, je me rendis au tribunal où je venais d'apprendre qu'on jugeait

l'affaire d'un de mes confrères, le magnétiseur Ricard. A l'audience, malgré la grande affluence d'un public auquel je devais être étranger et malgré toutes mes précautions pour ne pas être reconnu, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il en était autrement. Je m'esquivai pour ne plus reparaître, si bien que, certain membre du parquet, qui allait me faire remarquer à ses collègues, ne me revoyant plus, dut croire à une apparition ou à un effet trompeur de son imagination.

Tout étant prêt, grâce aux soins du père Cadet, nous quittons Bressuire à trois heures environ, pour nous rendre à Châtillon, où je ne voulais arriver qu'à la nuit. Mal nous en prit, car, par suite d'une étrange hallucination, nous dépassâmes le but sans le voir et sans nous douter que cela put advenir... Je sais bien qu'il tombait une petite pluie fine qui ajoutait à l'obscurité de la soirée; je sais bien aussi qu'en arrivant à la ville, la route se bifurque aux premières maisons : l'une y conduisant directement, l'autre inclinant à droite et se dérochant pour ainsi dire. Mais, comment n'avons-nous pas vu les premières maisons et, au lieu de suivre tout droit, sommes-nous allés nous jeter, comme poussés par un mauvais génie, dans cette maudite route où nous devons nous égarer d'une façon si étrange et si déplorable? Je n'ai pu l'expliquer. Du reste, ce fait n'est pas le seul qui, dans cette nuit diabolique, soit resté inexplicable.

Malgré tous les énergiques raisonnements du père Cadet, qui voulait nous persuader qu'en Vendée les kilomètres étaient du double plus longs qu'ailleurs, le doute que nous avions dépassé Châtillon, se faisait en proportion du temps qui s'écoulait, ce qui jetait une grande inquiétude dans mon esprit. Tout-à-coup nous aperçûmes sur notre gauche comme une ville dévorée par un incendie, ce qui nous saisit d'une grande frayeur, supposant que ce pouvait être Châtillon qui était devenu la proie des flammes; mais, en approchant, nous ne tardâmes pas à comprendre notre erreur et à nous remettre de notre effroi, en reconnaissant que ce vaste foyer n'embrassait qu'un champ d'une grande étendue.

Pour surcroît d'inquiétude, notre pauvre cheval, qui, sans doute, avait travaillé toute la matinée, commençant à nous refuser

ses services, nous nous voyions menacés de passer la nuit à la belle étoile. Pour le soulager, nous descendîmes et marchâmes.

Du doute, j'étais enfin passé à la conviction que nous nous étions égarés, et j'en étais on ne peut plus contrarié, lorsque soudain, apercevant une ferme à quelque distance de la route, je pris la détermination, quoi qu'on fit pour m'en empêcher, de m'y transporter, et cela au risque d'y être mordu par les chiens, dont les voix stridentes n'avaient rien de bien rassurant. Parti avec résolution et arrivé de même, mon attitude déterminée en imposa aux cerbères qui me laissèrent passer en criant à tue-tête, mais en respectant mes mollets. Arrivé à la porte de la ferme, j'y frappai, et aussitôt une voix forte cria :

— Qui va là ?

— Des voyageurs égarés qui désirent savoir à quelle distance ils sont de Châtillon ?

— Deux grandes lieues et demie.

— Merci ; mais ce n'est pas tout, car, ignorant de quel côté il est, nous ne savons par où nous diriger : seriez-vous assez obligeant pour vous lever et nous l'indiquer ?

Le fermier se leva, ouvrit les contrevents de sa croisée et s'offrit à mes regards dans un appareil d'une grande simplicité.

— Pardon, fis-je, cher monsieur, pardon du dérangement que je vous cause. De quel côté se trouve Châtillon ?

— Par là, fit-il, en me montrant le côté d'où nous venions.

— Ah diable ! repris-je, alors nous l'avons dépassé, paraît-il, de deux lieues et demie. Malheureusement, notre cheval commence à ne pouvoir plus marcher et je ne sais comment nous allons faire ?

— En ce cas, dit mon interlocuteur, continuez votre route et, à une demi-lieue d'ici, vous apercevrez Saint-Laurent ou du moins le grand bâtiment de la communauté. Il y a toujours cinq à six croisées éclairées. Mais n'allez pas si loin et arrêtez-vous à une des deux auberges que vous allez rencontrer, c'est-à-dire à la *Croix de la Trique*.

Après avoir remercié chaleureusement mon bon fermier, je regagnai la route, et de retour à la voiture j'y racontai ce dont il

était cas, au grand désappointement du père Cadet qui voulait toujours avoir Châtillon en perspective et non l'avoir dépassé.

Nous continuâmes donc notre route et ne tardâmes pas à arriver à cette *Croix de la Trique* dont le nom m'avait semblé si étrange, si répulsif et d'un si mauvais augure. En y arrivant, deux auberges s'offrirent effectivement à nos regards : l'une à gauche, d'assez mince apparence; l'autre à droite, nous apparaissant sous un aspect plus attrayant et plus gai, puisque tout était éclairé à l'intérieur d'où partaient des exclamations d'une joie vive et bruyante qui prouvaient qu'il y avait là une réunion nombreuse. Je n'hésitai pas et je fus droit à cette dernière; mais, quel ne fut pas notre étonnement à tous, en voyant après que nous eûmes frappé, les lumières disparaître tout-à-coup et le silence le plus absolu succéder au bruit et aux exclamations joyeuses? A ce résultat inattendu, je fus abasourdi et j'eus un moment d'hésitation; mais, me remettant aussitôt, je revins à la charge avec résolution : pas de réponse. Alors prenant ma voix la plus douce, je suppliai de vouloir bien ouvrir à des voyageurs égarés qui étaient loin de demander l'hospitalité gratis. Pas un mot, pas le plus léger bruit! On eut dit que cette maison, qui tout-à-l'heure encore retentissait d'acclamations bachiques, était complètement abandonnée, tant un silence de mort y régnait!...

Ne pouvant rien obtenir des hôtes de cette mystérieuse demeure, il fallut bien nous retourner vers l'autre auberge. Là, du moins, nous fûmes entendus et nous trouvâmes un gîte, qui laissait beaucoup à désirer sans doute, mais dont il fallut bien nous contenter. Comme cela devait être, la chambre d'honneur fut donnée à Jeanne; une chambre à un seul lit et d'une confortabilité plus que douteuse, nous échut à tous deux, mon fils et moi; et enfin, le pauvre père Cadet alla bravement coucher dans la paille, en tête à tête avec notre cavale éreintée.

Il était plus de minuit lorsque nous nous couchâmes. L'heure avancée et les fatigues de cette longue et pénible journée, nous promettaient un sommeil réparateur, que, pour ma part, je cherchai pourtant en vain; car, non-seulement mon fils, aussitôt couché, se prit à ronfler comme un tuyau d'orgue, mais encore les

péripéties du jour et les appréhensions du lendemain m'agitèrent à un tel point que je ne pus trouver un instant de repos ; aussi ne pouvant plus tenir dans mon lit funeste, je le quittai dès l'aube du jour et j'allai promener sur la grande route mon agitation, mes réflexions et les inquiétudes qui me troublaient....

A mon retour, l'auberge dans laquelle on nous avait refusé l'hospitalité, étant ouverte, j'y entrai.

— Êtes-vous la maîtresse du logis ? dis-je en entrant, à une femme d'une mise décente et d'une figure honnête.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Il s'agit bien de me servir, repris-je brusquement, quand cette nuit vous avez refusé de nous recevoir !

— Si j'ai refusé de vous recevoir, c'est que, bien certainement, nous ne vous avons point entendu.

— Allons donc ! Vous ne nous avez point entendu ? La maison était remplie de monde, de bruit et de lumières qu'on s'est empressé d'éteindre à notre premier appel...

— Ah ! Monsieur, que dites-vous là ? Je vous jure sur mon honneur qu'à neuf heures et demie, ma servante et moi, nous étions couchées et qu'il n'y a eu personne ici, cette nuit, que nous deux.

— A d'autres, fis-je ; si j'avais été seul, Madame, en voyant votre air d'étonnement, je pourrais supposer que j'ai été victime d'une hallucination ; mais nous étions quatre, entendez-vous ? quatre !...

Cette dame protestant toujours et quand même, je la quittai. A quelques pas de là, m'étant retourné, je la revis à la même place et dans la même attitude de stupéfaction où je venais de la laisser. Que signifiait cela ? Peut-être en aurons-nous une explication plus tard.

Rentré à l'auberge, je trouvai le père Cadet debout ; il était frais et gaillard. Quant à mon fils, il dormait encore. Puis, ayant envoyé la maîtresse du logis dans la chambre de Jeanne pour avoir de ses nouvelles, elle en revint toute effrayée, en me disant que cette dame était dans un état des plus étranges et qu'elle n'avait pu en tirer une parole. M'étant empressé d'y entrer, en effet je la trouvai sous l'empire d'un état qui l'absorbait entière-

ment et lui arrachait des soupirs et des pleurs. Lui ayant adressé la parole et ne recevant point de réponse, je pris le parti de la magnétiser. A peine en état de somnambulisme, elle me dit :

— Ah ! quel service vous venez de me rendre. Toute la nuit j'ai été poursuivie par des cauchemars atroces, et après avoir vu des choses incroyables, j'étais tombée dans un état complet de prostration. Tout-à-l'heure, je vous entendais bien parler, mais je ne pouvais répondre.

— Comment serez-vous lorsque vous allez être éveillée ?

— Bien ; mais, de grâce, ne me laissez pas le souvenir de ce que j'ai vu cette nuit et de ce que je vois encore.

— C'est convenu. Mais ne pourriez-vous donc m'en donner connaissance ?

— Si, dit-elle, et elle se prit à me raconter que son esprit, dans l'état extatique où elle s'était trouvée, s'étant transporté à Niort, il y avait été témoin d'un fait qu'elle me raconta et dont, plus tard, j'ai pu vérifier la dramatique réalité.

VII

Tout le monde levé, nous descendîmes à Saint-Laurent où nous voulions visiter l'établissement des Sœurs de Charité. Cette distraction ayant achevé de nous remettre, nous nous trouvâmes tous en bonnes dispositions, ce qui ne m'empêchait pas de dire de temps en temps : Si la nuit prochaine doit être aussi rude que celle qui vient de se passer, je ne sais trop comment nous nous en tirerons.

— Ah bah ! disait le père Cadet, dans son langage poitevin et burlesque : *Soumme-x'y pas itchit pere in coup, avec tchiou jeune hoûme qui n'est poi mort dans l'dos !...*

Rentrés à notre auberge vers deux heures, nous attelâmes et nous partîmes. A quatre heures nous étions à Châtillon où nous nous arrêtons à la première auberge. Aussitôt arrivés, après avoir commandé notre dîner pour six heures et demie, la somnambule,

mon fils et moi, nous nous mîmes à la recherche du chemin qui devait nous conduire sur le lieu de nos explorations et que je supposais, avec raison, devoir déboucher sur la grande route. En effet, nous ne tardâmes pas à le découvrir et, après l'avoir suivi deux kilomètres environ, à arriver à une bifurcation à la suite de laquelle le chemin, se creusant, est dominé sur la droite par de vastes champs, parmi lesquels, celui que nous cherchions, figure au premier rang; et, après avoir franchi le sentier qui y conduit, nous étions sur le domaine de nos futurs exploits!... Enfin, après avoir examiné les lieux, exploré les environs et nous être orientés, nous regagnâmes notre logis où notre dîner nous attendait.

Comme il nous fallait du courage et des forces, en prévision d'une nuit aussi laborieuse que la précédente, nous mangeâmes bien, bûmes de même et prîmes chacun une bonne tasse de café. Ainsi pourvus, à neuf heures, au grand étonnement de notre hôte, je fis atteler et nous partîmes.

Peu d'instants après notre départ, nous quittions la grande route, pour prendre à droite le chemin de traverse et, bien que notre marche fut lente et pleine de précaution nous ne tardâmes pas à arriver à la bifurcation, c'est-à-dire tout auprès du court et rapide sentier qui conduit à notre champ. Arrivés là, nous y dételâmes et, après avoir attaché notre cheval à une des roues du véhicule, nous nous préparions, le père Cadet et moi, à monter dans le champ : moi, pour lui désigner le lieu remarqué; lui, armé d'une pioche, pour y découvrir l'objet de nos recherches, lorsque nous entendîmes dans le lointain comme un bruit sourd, qui, en se rapprochant, ne tarda pas à nous faire comprendre qu'il y avait là un mélange de pas et de voix : nous nous arrêtâmes et attendîmes. En effet, nous vîmes arriver deux grands gaillards qui, après nous avoir toisés dans l'ombre et sans rien dire, passèrent leur chemin, mais non sans nous laisser de leur visite une impression peu favorable. A peine le bruit des pas de nos deux importuns s'était-il perdu dans le silence, que je gravissais avec le père Cadet, le sentier et lui désignais l'emplacement sur lequel il devait commencer l'opération. Puis, après avoir assisté aux premiers coups de pioche, je descendis prendre la

place de Jeanne et de mon fils qui étaient impatients aussi d'assister aux fouilles et d'en voir le résultat.

La nuit était belle, mais, réduite à la lumière des étoiles seulement, elle était imposante et d'un aspect lugubre. Pendant que de mon poste, le cou tendu, l'œil fixe et l'oreille au guet, j'écoutais au loin avec anxiété, dans cette nuit profonde, tous les bruits que la brise m'apportait, je me demandais comment, avec mon organisation et avec mes principes, j'avais pu me laisser entraîner dans une semblable équipée, où, comme des malfaiteurs, nous étions contraints de nous cacher dans l'ombre!...

Tout-à-coup d'effroyables cris se font entendre au loin, la pioche a suspendu ses coups mesurés et je frissonne de la tête aux pieds. Les cris redoublent et se rapprochent, et j'entends plus distinctement :

— Oh! *rabache!*... oh! là-bas!...

Puis l'homme qui hurlait ainsi, arrivant au pas de course et débouchant inopinément en face de moi, s'arrêta subitement et, après s'être remis de la surprise que lui causa ma présence, me demanda d'une voix émue si je n'avais pas vu passer deux hommes? Oui, fis-je, d'une voix non moins émue que la sienne, ils sont à peu de distance et en vous hâtant vous ne tarderez pas à les rattraper.

Il partit. Je respirai et je ne tardai point à entendre la pioche recommencer ses coups dont le bruit sourd venait agiter mon esprit; mais bientôt, ayant cessé de nouveau de les entendre, je vis arriver le père Cadet qui me dit en m'abordant :

— *Y avons du nouveau qui n'va poi vous faire plaisi.*

— Quoi donc encore?

— *Y sommes rendu au roc et si j'ny trouvons pas autre chouse, y nous en irons moins riches que j'étions venus.*

— Ah diable!... Alors gardez le cheval, je vais aller voir cela...

Arrivé sur le terrain, j'y trouvai mon fils et Jeanne, fort déconcertés; puis, ayant examiné, autant que faire se pouvait, et surtout inspecté par le toucher, je restai convaincu que nous étions complètement arrêtés. Jeanne seule, pouvant nous donner

une explication et nous redresser, en cas d'erreur, je l'entraînai vers le talus du fossé, où déjà, à notre première excursion, je l'avais magnétisée; je me mis donc à l'œuvre, quoique fort troublé, avec une certaine résolution qui, assez rapidement, détermina le sommeil et le somnambulisme.

A peine en cet état, la somnambule me sembla porter, avec un vif intérêt, ses investigations vers le but qui nous intéressait; mais, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle en était détournée par une cause que je ne pouvais m'expliquer, ses impatiences redoublant en raison des efforts qu'elle faisait. Je la vis, tantôt détourner la tête avec effroi, tantôt paraissant revenir à son but avec persévérance; puis, comme repousser de ses deux mains, avec une douloureuse résolution, la présence d'une obsession acharnée. Tout cela devint tellement significatif que, ne pouvant plus m'abriter derrière un doute, un horrible frisson s'empara de moi... Mon Dieu! me dis-je, en moi-même avec terreur, l'existence des Esprits serait-elle donc une réalité?

— Oui, fit Jeanne, en répondant à ma pensée et en se levant brusquement; oui, car il y en a ici!... Et, me saisissant le bras, elle m'entraîna à travers les genêts, vers le trou commencé, où nous attendait mon fils.

Rapidement arrivés, Jeanne semble se recueillir un instant, se baisse et paraît examiner le trou; mais tout aussitôt, se redressant effrayée, elle regarde autour d'elle, hésite, se baisse encore, comme par un suprême effort, touche le roc, se relève et fuit à travers champs!... Nous la suivions de près et nous allions la rejoindre, lorsque tout-à-coup elle s'arrête et, se retournant, paraît prendre la résolution de résister; mais vaincue par la frayeur, elle pousse un cri terrible et s'enfuit, en nous échappant, vers le chemin creux. Je me précipite en avant et je l'arrête. Mon fils, qui la suit, en fait autant; alors, une lutte horrible pour Jeanne s'engage entre elle et nous, que, probablement, elle confondait avec les êtres fantastiques qui semblaient l'obséder. Ses cris déchirants, que les échos des collines nous renvoyaient plus déchirants encore, remplissaient la campagne d'épouvantables clameurs qui venaient jeter la terreur dans mon âme éper-

due!... Cette lutte affreuse ne pouvait être de longue durée. Jeanne, arrivée au paroxysme de la frayeur, s'évanouit en se laissant tomber de toute sa hauteur, et un silence de mort succéda tout-à-coup à ce terrible ouragan!

Je ne chercherai point à rendre l'état dans lequel j'étais, je dirai seulement que, quand les poètes, les sculpteurs et les peintres cherchent à exprimer les grandes frayeurs de l'homme, ils le représentent les cheveux hérissés! Beaucoup de personnes, et j'étais de ce nombre, regardent cela comme une fiction. Je puis maintenant affirmer que c'est une réalité, car ayant ressenti sur ma tête un frissonnement douloureux et y ayant porté la main, j'y trouvai ma chevelure littéralement hérissée et endolorie!...

Mais, empressons-nous de revenir à cette pauvre Jeanne qui, entièrement privée de sentiment, gît étendue au milieu de ces sinistres genêts... Je m'étais précipité vers elle avec la rapidité de l'éclair et avec un courage digne de meilleurs résultats, car je ne tardai pas à m'apercevoir que tous mes efforts magnétiques ne pouvaient être qu'insuffisants sur une organisation entièrement brisée. Ce corps inanimé était raide comme une barre de fer; les battements du cœur et du pouls entièrement suspendus, la respiration nulle et les dents complètement et vigoureusement serrées!... Sous cet aspect, ne voyant plus qu'un cadavre, je fus saisi d'épouvante!

— Ah! mon Dieu, m'écriai-je, en levant les yeux et les mains vers le ciel, qu'allons-nous devenir, si votre sainte et divine miséricorde nous abandonne? Puis, et comme si j'avais été poussé par une inspiration, ces paroles sententieuses s'échappèrent de ma poitrine oppressée: — Nous jouons, ici, un jeu infernal!...

Mon fils, qui jusque-là avait gardé un grand et admirable sang-froid, frémit et se troubla... Quant à moi, ainsi que je viens de le dire, je n'essayerai point de rendre le trouble dans lequel j'étais; mais ce que je veux dire et ce que je voudrais pouvoir dire au monde entier, c'est que, arrivé au paroxysme de la frayeur, m'étant mis à invoquer, dans une prière courte mais fervente, la divine Providence, je sentis instantanément se répandre sur tout mon être une vive et douce chaleur, et tous mes sens

se raviver d'une énergie nouvelle. Aussi, dis-je à mon fils en me relevant : Il nous faut sortir d'ici et en sortir au plutôt!...

A ce moment, le père Cadet arrivait en abandonnant cheval et voiture; il n'avait pu y tenir davantage et venait voir ce que signifiait le vacarme qu'il avait entendu, et surtout nous recommander de ne plus recommencer, ce qui était parfaitement inutile. Il nous raconta aussi, comme quoi deux hommes complètement ivres qui venaient de passer, en entendant des cris, avaient fait de vains efforts pour gravir le sentier.

— Cadet, fis-je, en l'interrompant et en lui désignant le corps de Jeanne, elle est morte!

— Elle est morte! fit-il en se penchant pour la contempler et la toucher; puis, trouvant les bras raides et les mains et le visage glacés, il se redressa brusquement et nous dit d'un air effaré :

— *Eh! qu'allons-z'y faire et devenir?*

— Sortir d'ici au plus vite, repris-je.

— *You crai bé moi itout, car i n'avons rin d'bon à attendre iqui; cher Jesus! tchelle pioche, tchou trou et tchelle femme morte, pourrions bé nous envoyer à Rochefort avec qués habits rouges!*

Si j'eusse été disposé à rire, je l'aurais fait de bon cœur, de la saillie du père Cadet; mais j'étais loin d'en avoir envie.

Ayant donc renvoyé mon père Cadet à son poste, je me mis, au moyen d'une ferme volonté et de passes magnétiques, en devoir de dégager Jeanne et de rendre à son corps la souplesse indispensable pour pouvoir la monter dans la voiture et l'y maintenir. Y étant parvenu à grand'peine et tant bien que mal, je fis revenir Cadet et nous nous disposâmes à enlever le corps, ce que nous fîmes ainsi : mon fils et moi portions chacun une jambe en marchant à reculons, Cadet marchait de face et portait la tête, c'est-à-dire le haut du corps; à chaque instant nous nous heurtions aux nombreuses touffes des genêts qui, faisant obstacle, nous forçaient à les tourner, ce qui rendait notre marche lente et saccadée. Enfin, nous arrivâmes sur le bord du champ, et comme le sentier qui le reliait au chemin était très rapide, il était fort difficile de franchir ce passage. Pour y parvenir, voilà comment

nous nous y prîmes : Nous étendîmes d'abord notre fardeau sur la pente du sentier ; puis, l'ayant relevé et pour ainsi dire mis sur pied, il fut maintenu par Cadet, pendant que nous nous portions au bas, y prenant un point d'appui pour l'y recevoir. Soutenu par mon fils et de pied ferme, j'étendis les bras et criai à voix basse : Jetez!... Au même instant, ce pauvre corps inanimé, lancé avec une grande vigueur, vint tomber dans mes bras en nous donnant une commotion qui faillit nous renverser... Enfin, nous procédâmes à l'ascension en voiture et, la pioche retrouvée, nous partîmes...

Lorsque nous traversâmes Châtillon — il pouvait être une heure et demie du matin, — pour mettre ma conscience et ma responsabilité à l'abri, je manifestai l'intention de m'y arrêter et d'y chercher un médecin, mais le père Cadet ne voulut point en entendre parler ; selon lui « il fallait filer du câble et gagner le large, » et comme j'insistais, il accompagna son opinion de l'exemple et finit, bon gré mal gré, par mettre notre pauvre bête au galop...

La nuit était sombre et vers le matin un épais brouillard tombait en fine pluie. Notre locatis, dont la fatigue était évidente, ne nous traînait qu'avec une lenteur désespérante ; pour alléger son fardeau, depuis quelque temps déjà, Cadet avait mis pied à terre et marchait à ses côtés. Quant à moi, ma position avait été et était encore intolérable et, c'est ce que l'on comprendra facilement en songeant en quel état mental devait être mon esprit et en se figurant ma pénible position, à côté d'un cadavre qui, glissant constamment sur le siège, m'obligeait continuellement de l'y ramener et de l'y maintenir ; ajoutons à cela que mon fils, exténué de fatigue, s'étant abandonné à un sommeil de plomb et se laissant sans cesse tomber sur moi, m'accablait de son poids!... Oh! nuit infernale et douloureuse, souvenirs néfastes! combien de fois depuis n'êtes-vous pas venus troubler la quiétude de mon esprit!...

Après tout, dois-je donc tant regretter les tortures et les péripéties de cette nuit mystérieuse? Non, sans doute, car elle fut pour moi une nuit de lumière qui me découvrit des horizons nouveaux en me mettant sur la route d'un monde inconnu, le

monde spirite, cet incommensurable foyer des âmes immortelles qui nous jette individuellement sur cette terre d'épreuves, pour nous recevoir et nous accueillir fraternellement, lorsque notre mission y est remplie !...

VIII

Cependant nous approchions de Bressuire et le funeste état de Jeanne ne s'était point amélioré. Me souvenant tout-à-coup qu'il y avait là, dans une des poches de la voiture, un flacon de rhum, je fis arrêter, et m'étant remis à la magnétiser avec une ardeur nouvelle, je parvins à grand'peine, en la dégageant, à lui desserrer les dents. Alors, ayant rempli ma bouche du spiritueux et l'ayant fortement appliquée sur celle de Jeanne, je le lui ingurgitai énergiquement dans le gosier ; cet acte brutal, l'ayant fait tressaillir et lui ayant arraché un soupir et une plainte, je criai au père Cadet : Elle n'est pas morte !... Cette bonne nouvelle, qu'il accueillit avec une grande joie, lui inspira une de ces réflexions burlesques qui lui étaient habituelles et nous nous remîmes en marche avec un grand allègement. Arrivés aux portes de la ville, nous nous arrêtâmes encore, et après de nouvelles passes de dégagement, je pus constater que la vie était revenue et le danger passé.

Bressuire sommeillait encore lorsque nous y fîmes notre entrée. Nous l'avions quitté avec l'espérance, nous y rentrions avec la déception ; et semblables à ces armées qui, parties de la veille ou de l'avant-veille, casque en tête et enseignes déployées, rentrent le lendemain, battues et déroutées ; comme elles, nous y revenions, clopin-clopant, contusionnés, abattus et démoralisés !...

Entrés dans la vaste cour de l'auberge, nous nous empressâmes de sortir de la voiture et d'en descendre Jeanne qui, l'œil fixe et hagard, semblait ne prendre aucune part à ce qui se passait autour d'elle.

Je viens de parler de casque. Ma femme, à notre départ

de Niort, avait affublé Jeanne d'un chapeau à elle ou à sa fille, comme étant moins embarrassant et moins remarquable que ses grands bonnets; ce chapeau, étant disparu dans la débâcle, nous crûmes tout d'abord qu'il était resté sur le champ de bataille; point du tout, car en inspectant la voiture, nous l'y retrouvâmes juste encore à la place où Jeanne était assise et où elle avait tant et tant glissé sur sa base. Ce malheureux chapeau, dont l'aplatissement était au complet ne ressemblait plus à rien, ou pour mieux dire il ressemblait à tout ce qu'on voudra; nous essayâmes bien, à coups de poings, de lui rendre une forme quelconque, mais cela nous fut de toute impossibilité.

Cet épisode qui, pour la première fois depuis la veille, nous fit rire, laissa Jeanne impassible et distraite; elle regardait tout, sans paraître rien voir, si bien que, pendant quelque temps, je dus craindre qu'après avoir échappé à la mort, elle ne fut frappée de démente ou de folie. Il n'en fut heureusement rien, ainsi qu'on va le voir tout-à-l'heure.

Après avoir pris juste le temps de nous dégourdir bras et jambes et de changer notre locatis de Bressuire pour celui de Niort, c'est-à-dire notre cheval borgne pour un aveugle, nous remontâmes en voiture et nous nous dirigeâmes sur Secondigny. A peine parti, épuisé de fatigue et débarrassé de mes inquiétudes, je m'endormis... Le sommeil est sans doute un grand réparateur, mais il ne suffit pas, car aussitôt réveillé, j'entendis du fond de mon estomac une voix qui me criait : — J'ai faim ! — Heureusement qu'à l'horizon se détachait, sur un ciel bleu — le temps s'était remis au beau — un groupe de maisons blanches qui pouvait bien être le lieu où nous devons trouver à déjeuner, et en effet c'était lui. Avant d'y arriver, Jeanne, paraissant sortir de son état de torpeur, nous dit :

— Mais, où sommes-nous donc ici ?

— A Secondigny, fis-je, de l'air le plus naturel du monde.

— A Secondigny ! reprit Jeanne; mais tout-à-l'heure encore nous étions dans notre champ ?

— Tout-à-l'heure, c'est possible; mais, il est de fait que nous n'y sommes plus.

— Comment se fait-il que nous n'y soyons plus et par quelles circonstances nous trouvons-nous transportés ici ?

— Je vous expliquerai cela plus tard ; car pour le faire, le moment serait mal choisi... Est-ce que votre estomac ne vous dit rien et ne sentez-vous donc pas la faim vous talonner ?

— Si vraiment et, de plus, je me sens brisée !

— Eh bien ! dans un instant nous arrivons, et si le maître d'hôtel du pays a un bon déjeuner à nous offrir, il me semble que nous avons tout ce qu'il faut pour y faire honneur. Mon fils et Cadet affirmeront chaleureusement.... Un léger sourire effleura les lèvres de Jeanne qui, tout aussitôt, redevint pensive.

L'auberge étant au commencement du bourg, le maître et la maîtresse du logis qui nous avisaient venir de loin nous arrêtrèrent au passage, et nous accostèrent par ces paroles de bon augure :

— Ces Messieurs prendront-ils quelque chose, déjeuneront-ils ?

— Oui, sans doute ; qu'avez-vous à nous donner ?

— Des œufs à la coque.

Le père Cadet fit la grimace.

— Après ?

— Une bonne potée de haricots blancs.

Le père Cadet fit encore la grimace.

— Ensuite ?

— Un fort poulet tué d'hier soir et que nous allons faire sauter, si cela peut vous convenir.

Le père Cadet sourit ; puis notre hôte, croyant s'être aperçu que nous avions mis en doute la confortabilité de sa cuisine, ajouta avec un orgueil croissant :

— Puis on pourra vous faire une bonne soupe à l'oignon bien blanchie ! Et enfin, vous aurez du fromage, du dessert, de bon vin rouge, d'excellent vin blanc et du café à volonté !

Le père Cadet s'épanouit, et je donnai l'ordre de nous apprêter le tout au plus vite.

— Dans une demi-heure, Messieurs, vous pourrez vous mettre à table.

— Bravo ! Nous allons faire un tour et dans une demi-heure, donc, nous serons ici,

A notre retour, la soupe à l'oignon, les œufs et les haricots étant prêts, nous nous mîmes à table. Il était midi et nous mourrions de faim, aussi cette chère soupe à l'oignon qui était parfaite, du reste, y passa-t-elle tout entière, les œufs suivirent avec la même rapidité, et les haricots, malgré leur solide résistance, subirent le même sort; après un léger temps d'arrêt, vint à son tour ce bienheureux poulet, qui avait fait sourire si gracieusement le père Cadet, et, comme il était bel et bon, il n'en resta que ce que nous ne pûmes en faire disparaître. Le dessert laissait peut-être à désirer, mais les vins étaient fort bons, le blanc surtout auquel nous donnâmes la préférence; aussi ne fut-il point ingrat, car il nous en tint compte en nous rendant notre gaité perdue, si bien que Jeanne elle-même, en ressentant l'influence réparatrice de ce confortable déjeuner, parut sortir de l'état pénible et abattu dans lequel elle était tombée et ne tarda pas, graduellement, à arriver à notre diapason, de sorte que, à la fin du repas, nous paraissions tous avoir entièrement oublié les étranges péripéties et les douloureuses fatigues de cette nuit fantastique!...

De retour à Niort vers la brune, nous nous arrêtâmes un instant à la barrière, car il s'agissait de savoir comment Jeanne y ferait son entrée, privée qu'elle était, par l'aplatissement du chapeau, d'une coiffure quelconque; heureusement qu'à peine la porte franchie, elle avait là une amie, chez laquelle elle se précipita. Quant à nous, nous continuâmes notre route et ne tardâmes pas à arriver à notre domicile, où ma femme et ma fille nous attendaient avec une grande anxiété. Après nous être jetés dans leurs bras et leur avoir raconté rapidement ce qui nous était arrivé, nous tombâmes à genoux et remerciâmes Dieu de grand cœur, d'être échappés à de semblables équipées!

IX

D'après ce qui venait de se passer à Châtillon où j'avais acquis, moralement, la conviction que nous venions d'avoir affaire à l'in-

tervention d'une puissance occulte à laquelle j'étais loin de m'attendre, on comprendra sans peine quel devait être mon ardent désir d'avoir des explications que Jeanne seule pouvait me donner; aussi attendais-je avec impatience le moment opportun où nous pourrions reprendre nos séances. Ce moment arrivé, Jeanne, ma femme et moi, nous étant retirés dans notre appartement et ayant procédé à l'action magnétique, la somnambule fut bientôt endormie.

— Voyez donc, lui dis-je, sans perdre de temps, quelles sont les causes qui nous ont si rudement culbutés à Châtillon?

— C'est bien ce que je compte faire, me dit-elle. Mais à peine avait-elle porté ses investigations vers ce but, que nous la vîmes se troubler et pâlir!

— Qu'avez-vous, de grâce, qu'avez-vous?

Pas de réponse; mais il était facile de voir que l'attention de Jeanne, captivée sur un point, y était entièrement concentrée: Tout-à-coup, se redressant avec effroi, elle prononça ces mots d'une voix étrange:

— Monstres! Vous voilà donc encore?

Puis, semblant vouloir échapper à l'importunité des êtres auxquels elle venait de s'adresser, elle s'enfuit vers la porte en poussant des cris déchirants: Nous l'arrêtâmes; mais sa frayeur, croissant avec la résistance, elle s'affaissa en s'évanouissant entre nos bras!

Malgré la frayeur et les horribles frissons que cette scène venait de nous causer, nous ne perdîmes pas courage et, après une heure et demie d'efforts et de prières, nous parvîmes à la ranimer.

Ce début n'était point encourageant, et il nous fut facile de voir et de comprendre que nous allions avoir affaire à forte partie; mais, nous armant de courage et de résolution, nous décidâmes que nous tiendrions bon, jusqu'à ce que nous eussions surmonté l'obstacle ou qu'il nous eût mis hors de combat. La lutte était donc engagée à outrance, et Jeanne n'était pas la moins déterminée à la soutenir.

Les trois ou quatre séances qui suivirent celle que je viens de raconter, roulèrent à peu près sur les mêmes errements et eurent

les mêmes résultats : de nombreux Esprits, affectant des formes hideuses et cherchant à effrayer Jeanne, qui résistait pendant quelque temps, mais finissait par succomber. Si elle eût entendu notre voix, les encouragements que nous lui donnions l'auraient soutenue; mais, dès qu'elle était passée à l'extase, elle ne nous appartenait plus et ne pouvait nous entendre. Aussi les Esprits avaient-ils beau jeu pour la tourmenter!

Voici comment je parvins à connaître tous les détails de ces faits : Un soir, que dans l'une de ces séances Jeanne avait rudement lutté contre les Esprits et leurs fantasmagories, je lui en laissai le souvenir, que, revenue de l'état extatique à celui de somnambulisme simple, elle nous transmit de la façon la plus lucide.

La quatrième ou cinquième séance fut terrible! Jeanne, ayant résisté avec vigueur, il y eut un conflit épouvantable et dans lequel, plusieurs fois, elle fut sur le point de succomber encore. Une fois surtout, et nous en ressentîmes de vives impressions: ses longs cheveux noirs, épars sur ses épaules, elle s'empare de son manteau, le jette sur elle, court vers la porte qu'elle entr'ouvre et veut s'enfuir!... Nous l'arrêtons. Il était temps; car elle allait nous échapper, et qu'on juge de l'effet qu'aurait produit au dehors une semblable apparition!... Ramenée au milieu de l'appartement, elle interpelle les Esprits avec impétuosité, leur reproche leur lâcheté d'en agir ainsi qu'ils le font envers une pauvre femme sans défense, les apostrophe et les brave!

Elle était belle à voir et sublime d'inspiration! A ce moment, toute cette troupe disparaît et un Esprit radieux s'avance.

— Jeanne, dit-il, je viens d'admirer ton courage et je t'en félicite...

Jeanne s'inclina, sa figure était devenue rayonnante et, s'adressant à l'Esprit, elle lui dit :

— Qui donc êtes-vous, ange consolateur?

— Tu viens de le dire, je suis ton ange consolateur et je viens vous aider dans votre grande et noble entreprise...

— Ah! merci, merci! Mais qui donc nous débarrassera de tous ces vilains Esprits qui portent le trouble et l'épouvante dans mon âme?

— Ton courage et ta persévérance...

Il dit et disparut.

Après cette consolante apparition, j'en laissai deux fois le souvenir au sujet : la première fois, pendant l'extase ; la seconde, après, pendant le somnambulisme simple, qui succédait toujours à l'état extatique.

Jeanne éveillée, nous nous réjouîmes ensemble de cet heureux concours et nous conçûmes l'espérance, qu'aïdés de bons Esprits, nous pourrions nous débarrasser des mauvais et réussir dans une entreprise qui nous avait déjà tant donné de tablature et de soucis.

Dans la séance qui suivit, le sujet, à peine passé à l'état d'extase, constata la présence des mauvais Esprits : mêmes manœuvres de leur part, même effroi de la somnambule ; qui, après avoir opposé à leur fantasmagorie habituelle un courage opiniâtre, était sur le point de succomber, lorsqu'apparut l'Esprit qu'elle appelait son bon ange et qui, par sa présence, dissipa tout et rendit la sécurité à Jeanne dont les traits effrayés devinrent radieux. Après un long entretien qu'ils eurent ensemble et au courant duquel nous étions mis par la somnambule qui répétait, presque mot à mot, les paroles de son interlocuteur, l'Esprit lui dit :

— Pour vous encourager, toi et tes amis, demande-leur une feuille de papier, mets-la ce soir sur ta table, à côté de ton lit et demain matin tu y trouveras un écrit... Puis, l'Esprit ayant disparu — car il ne s'en'allait pas, il disparaissait — Jeanne, revenue à l'état de somnambulisme avec tous ses souvenirs que je venais de lui laisser, nous causâmes longtemps de ce qui venait de se passer, et comme elle était de fort belle humeur, nous la priâmes de nous donner des explications sur notre affaire de Châtillon. Voici ce qui nous fut répondu :

— Déjà les Esprits, en opposition avec nos projets, tenus en éveil par nos investigations, étaient en garde, si bien que, lorsque nous arrivâmes à Châtillon, ils nous hallucinèrent au point de nous faire manquer le but ! Ce sont eux qui, également pour nous dérouter, nous attendaient à l'auberge de la *Croix de la Trique*, en faisant jouer des machinations dont je ne puis voir ni apprécier les ressorts ; enfin, le lendemain soir, lorsque nous arrivâmes

à notre champ, ils y étaient réunis en grand nombre, attendant que, mise en somnambulisme, ils puissent agir sur moi avec succès, ce qui eut lieu ainsi que vous l'avez vu.

— Je n'ai rien vu du tout, que vos frayeurs et les catastrophes qui les suivirent.

— Eh bien donc, à peine magnétisée, ils sont venus vers moi en cherchant à m'effrayer, ce qui ne manqua pas; puis, m'étant brusquement levée, ils me suivirent en prenant des formes fantastiques. Ma frayeur croissant, je me sauvai; mais, m'étant retournée avec la résolution de leur résister, ils prirent des formes si menaçantes et si hideuses que, n'y tenant plus, je voulus encore me sauver, en me dirigeant vers le chemin creux où peut-être, sans vous, je me serais tuée. Vous savez le reste.

— Mais quelles figures avaient donc ces êtres-là ?

— Je vous l'ai dit : des monstres paraissant vomir feu et flammes. Du reste, je les ai revus ici, affectant les mêmes formes et le même aspect; ils me font grand peur et je finirais par renoncer à leur opposer de la résistance et par tout abandonner, si mon bon ange consolateur ne m'avait promis de me protéger.

— Les Esprits ont donc la facilité de prendre plusieurs formes ?

— Il faut bien que ce soit, car ce n'est pas bien certainement l'aspect qu'ils ont dans leur état normal; du reste, ces Esprits sont mauvais ou pour mieux dire, ce sont des Esprits de ténèbres qui s'opposent sans cesse à ce que la lumière se fasse.

— Ces Esprits pourraient-ils nous influencer et nous pousser au mal ?

— Si on ne leur résistait pas, oui.

— Sont-ce des Esprits qui pourraient pousser au crime ?

— Oh ! non ; ils cherchent seulement à s'opposer aux recherches des hommes qui veulent faire des investigations dans le domaine de l'inconnu qui, pour nous, est le leur; puis, à eux viennent se mêler des Esprits farceurs qui ne demandent que plaies et bosses ! Quant à ceux qui se complaisent aux crimes, ils se garderaient bien de chercher à nous y pousser, sachant parfaitement qu'ils perdraient leur temps, s'ils s'adressaient à nous.

— Les Esprits connaissent donc nos tendances et nos dispositions intimes ?

— Certainement, aussi ne s'attaquent-ils qu'à ceux qu'ils voient disposés à les écouter ; mais, je vous en prie, réveillez-moi, car je suis fatiguée, ce que je m'empressai de faire, après lui avoir laissé tout le souvenir de cette longue et intéressante séance.

X

Le lendemain, vers six heures du matin, en me rendant à ma campagne, je passai chez Jeanne qui me montra la feuille de papier que nous lui avions remise la veille à près de minuit, en me disant qu'elle y voyait des caractères tracés. En regardant bien attentivement, j'y vis effectivement comme des caractères tracés au crayon, mais qu'il me fut impossible de déchiffrer, à un jour douteux. Ayant pris cette feuille, je l'emportai à la campagne, avec l'intention de la regarder à un jour plus convenable. Arrivé et m'étant occupé tout d'abord des travaux que je faisais faire, je l'oubliai complètement, et elle ne me revint à la pensée qu'au moment où j'allais m'en retourner ; l'ayant alors regardée, quel ne fut pas mon étonnement d'y trouver deux vers, fort lisiblement écrits et qui, bien que manquant de rectitude, n'en étaient pas moins significatifs. Les voici :

« Assiduité, courage, persévérance,
« Un immense succès sera ta récompense... »

Je demeurai interdit et troublé ! Mais, m'étant remis et ayant vivement regagné la ville, j'entrai chez Jeanne et lui dis en arrivant :

— Par qui donc avez-vous fait écrire ces deux lignes qui se trouvent sur la feuille que je vous ai remise hier soir et que vous m'avez rendue ce matin ?

— Je n'ai rien fait écrire, répliqua Jeanne d'un ton assuré, et s'il y a quelque chose d'écrit, c'est que cela a été fait cette nuit,

ainsi que l'Esprit nous l'a promis : rentrée hier soir à onze heures passées, j'ai déposé la feuille sur ma table et je me suis tout aussitôt couchée.

— Je voudrais bien ne pas vous suspecter ; mais je vous avoue qu'il me serait fort difficile de ne pas le faire, devant un résultat aussi incroyable.

— Libre à vous ; toutefois, si j'en crois mes pressentiments, vous ne me suspecterez pas longtemps.

— Eh bien alors, c'est vous qui aurez écrit.

— Allons donc ! Vous savez bien que je n'écris pas et que je ne le sais point.

— C'est vrai, mais peut-être que cette nuit, dans un état de somnambulisme, vous aurez pu le faire.

— Cela serait étrange et m'étonnerait beaucoup ; allons, lisez-moi donc ces lignes.

Après en avoir entendu la lecture, elle resta pensive pendant quelques instants, puis me dit avec une naïve ironie :

— Si, comme vous le supposez, c'est moi qui les ai écrites, je ne suis donc ni si ignorante, ni aussi sotte que je le pensais ?

— Vous n'êtes jamais sotte, dans quelque état que vous soyez ; mais, quand vous êtes en somnambulisme, vos facultés se développent à un point qui nous a toujours étonné, et si cette nuit, sans le secours du magnétisme, vous avez pu passer à cet état, je ne serais nullement surpris que ce ne fût vous qui les eussiez écrites.

— Va pour moi, fit-elle avec incrédulité ; mais voulant en avoir le cœur net, ce soir j'irai chez vous.

Le soir venu et Jeanne arrivée, je la magnétisai. Nous eûmes tout d'abord la présence des mauvais Esprits, qui, après l'avoir obsédée, nous laissèrent le champ libre. Débarrassés d'eux, nous nous empressâmes de nous enquérir d'où provenait cet écrit qui nous avait si grandement étonnés.

— Il émane des Esprits qui nous sont propices, dit Jeanne, d'un ton sentencieux, et qui veulent nous encourager en nous montrant leur pouvoir et en nous faisant comprendre, dans notre grande entreprise, de quel poids peut et doit être leur concours.

— Enfin, cet écrit, comment et par qui a-t-il été fait ?

— Je l'ignore; mais ce que je n'ignore pas, c'est qu'il y avait là deux forces en présence; qu'il y a eu lutte, pendant laquelle j'ai été culbutée et jetée en bas de mon lit.

— Ah! c'est incroyable! fis-je avec défiance.

— Incroyable pour vous, je le comprends; mais, pour moi, si cela continue, il n'y aura plus rien d'incroyable.

A ce moment, elle s'inclina en s'écriant avec transport :

— Ah! vous voilà, mon bon ange, que vous êtes aimable d'être venu et combien je vous en sais gré. Nous avons reçu un écrit cette nuit.

Puis, faisant les réponses ainsi que les demandes, mais avec une voix différente :

— Je le sais.

— Qui vous l'a dit ?

— J'y étais.

— Eh bien alors, mon bon ange, vous allez nous dire par qui cet écrit a été fait ?

— Par vos Esprits protecteurs, qui veulent vous encourager et vous maintenir dans les bonnes voies qui doivent vous conduire au succès de votre belle et noble entreprise.

— J'ai bien déjà fait part à mes amis de l'inspiration que j'avais eue de cela, mais ils sont restés incrédules.

— La lumière, avant peu, se fera pour eux, comme elle se fait pour toi; car vous allez avoir d'autres écrits qui les forceront bien de se rendre à l'évidence !...

— Ah! mon bon ange, où êtes-vous?... Il est parti!... Pourquoi nous quitter si brusquement et si tôt?...

Quand elle fut passée de son état extatique à celui de somnambulisme simple, nous demandâmes à Jeanne, qui était radieuse de bonheur, des explications sur l'aspect de l'Esprit qui venait de lui apparaître et qu'elle appelait son bon ange. Elle nous répondit qu'elle ne voyait sur la terre, parmi les êtres de la race humaine, rien qui puisse lui être comparé; que son visage était d'une beauté incomparable; qu'à la gravité et à la noblesse de ses traits se mêlait une douceur ineffable, et que son front était

couronné d'une auréole lumineuse dont ne peuvent nous donner qu'une faible idée celles que les peintres du plus grand talent mettent à la tête des saints... Questionnée sur l'ensemble de l'esprit, Jeanne répondit qu'elle ne voyait que le buste, le reste du corps étant perdu dans un nuage de draperies... Laissez-moi, ajouta-t-elle, ce beau souvenir, et réveillez-moi. Ce que je fis.

Quelques jours après la séance que je viens de raconter, Jeanne, triomphante, nous apporta un autre écrit, fait, cette fois, sur un beau et grand papier à lettre que nous lui avions remis. Cet écrit, comme tous ceux qui lui succédèrent, se composait de quatre vers, parfaitement lisibles et nettement tracés, mais d'un aspect et d'une forme étranges, ainsi que le paraphe qui le terminait. Ces vers, qui s'adressaient à Jeanne, comme il y en eut depuis qui s'adressaient à ma femme, à moi et, collectivement, à nous trois, je les transcrivis ici ; on verra que l'Esprit qui les écrivait n'était pas fort sur les règles de la prosodie, ou qu'il n'y tenait guère. Je dis l'Esprit, car nous ne tardâmes pas à acquérir la certitude que ces écrits étaient de provenance spirite. Aussi, avec quelle appréhension et quel trouble ne nous rendîmes-nous pas à cette évidence !... Cette appréhension et ce trouble seront compris de tous, et même des spiritualistes et des spirites les plus avancés, quand on se reportera à l'époque où cela se passait ; car nous étions alors privés de cette lumière qui s'est faite depuis avec tant d'intensité, et aussi de tous ces ouvrages qui sont venus jeter un si grand jour sur une question qui ne tardera pas à devenir une des sciences les plus admirables que l'intelligence humaine ait eu à enregistrer dans les fastes de son histoire !

Voici ces vers :

- « Quoi que je t'apparais sous des formes si belles,
- « Évite, si tu peux, de suivre le modèle
- « De celui qui, la nuit, t'interroge tout bas,
- « Et le jour qui, dans l'ombre, surveille tous tes pas. »

Cet écrit, qui nous fut donné dans la nuit du 9 au 10 août 1843,

quatre jours après le premier, fut incessamment suivi de plusieurs autres ; si bien que, dans le courant du mois, nous en eûmes neuf, tous plus ou moins significatifs et plus ou moins corrects ; car, paraît-il, beaucoup d'Esprits, de ceux du moins qui se manifestent, se piquent fort peu d'une correction irréprochable.

XI

Ainsi que je l'ai dit, c'est à contre-cœur que je m'étais, pour ainsi dire, vu forcé de mettre à exécution la nuit notre entreprise de Châtillon ; aussi, depuis notre échec, m'étais-je bien promis de ne la renouveler que de jour. Déjà près d'une année s'était écoulée depuis notre mésaventure et je ne voulais pas laisser venir l'hiver avant de faire une nouvelle tentative. Celle-ci, dans ma pensée, ne pouvait avoir des résultats aussi négatifs, sous le rapport du but que nous nous étions proposé, et surtout aussi terribles, relativement à une opposition, alors inconnue, qui avait, dans les ténèbres d'une nuit profonde, profité de tous les avantages que lui donnait notre ignorance absolue, pour nous culbuter et nous mettre en déroute de la façon la plus déplorable !... Toutefois, en homme prudent, je me cherchai un auxiliaire que je ne tardai point à rencontrer dans la personne du beau-frère et du prédécesseur de mon gendre, M. Bodin, esprit sage, positif, rationnel, et que, bien qu'incrédule, nos confidences intimes mirent entièrement à notre disposition.

M. Bodin, qui habitait encore Poitiers à cette époque, s'était donc rendu à Niort dans les premiers jours de septembre ; deux jours après son arrivée, Jeanne, lui et moi nous partîmes pour Bressuire, où, cette fois, nous nous arrêtâmes, voulant faire faire à mes deux compagnons de voyage la connaissance de ma fontaine et de ses alentours, désirant, du reste, si Châtillon nous manquait, pouvoir de suite, ou plus tard, nous rabattre sur Bressuire, tant la conviction que j'avais était grandement arrêtée dans mon esprit.

Arrivés à Bessuire, je demandai une chambre, dans laquelle, après avoir mis Jeanne en somnambulisme, je lui dis, M. Bodin présent, de diriger son esprit vers la fontaine que, déjà, elle avait explorée plusieurs fois.

— M'y voilà, fit-elle, après quelques minutes de recherches.

— Vous en êtes bien certaine ?

— Parfaitement, bien que je ne l'aie vu que dans l'état où je suis et de beaucoup plus loin.

— Eh bien, s'il en est ainsi, vous allez remarquer avec soin la route qui doit nous y conduire ; car, pour moi, il me serait impossible de m'y reconnaître, n'y étant allé qu'à travers champs et en étant revenu à la nuit.

— Allons ! laissez-moi bien le souvenir de cette route que je vois parfaitement, réveillez-moi et partons.

Sortie de l'auberge, Jeanne dirigea ses pas avec assurance vers la campagne, par un chemin où je ne me reconnaissais nullement. Il est vrai que, lorsque j'y étais passé, il faisait nuit, et que, conséquemment, je ne pouvais reconnaître la partie de la route qui se trouvait le plus près de la ville. Arrivés à une certaine distance, notre guide hésita, et prit instantanément le parti de tourner dans un sentier à droite ; je m'interposai en disant que ce devait être plus loin.

— Alors, continuons, fit Jeanne en rebroussant chemin ; mais vous allez voir que nous serons forcés de revenir sur nos pas...

Elle disait vrai ; car à cent mètres de là, ne nous reconnaissant plus ni l'un ni l'autre, nous fûmes obligés de rétrograder ; puis, ayant regagné le sentier que Jeanne voulait prendre tout d'abord, elle nous conduisit, comme par la main, à la belle et gracieuse fontaine...

Quand des faits aussi nets, aussi précis me reviennent à la pensée, mon âme se remplit d'amertume en songeant aux causes qui nous ont fait échouer. Ces causes, on en connaît déjà une partie : une opposition occulte, culbutant la somnambule par des moyens fantastiques. Eh bien, dans ma conviction, ces moyens et les Esprits qui les mettaient en jeu pouvaient être vaincus, soit par

la résistance, soit par la surprise. Toutefois, attendons, et nous verrons plus tard qu'ils sont loin d'être à bout de ressources; car, s'ils ont leurs armées qui tiennent la campagne contre ceux qui veulent faire des investigations dans un domaine dont apparemment ils tiennent à rester seuls en possession, ils ont également leur diplomatie, toute aussi astucieuse et aussi machiavélique que la nôtre.

Parvenus au pied de la fontaine, nous nous y assîmes sur les talus qui l'entourent, et nous nous mîmes à l'admirer. Le soleil, qui l'éclairait de ses rayons, lui prêtait un charme nouveau pour moi, qui ne l'avais point encore entrevue sous ce brillant aspect: les milliers de gouttes qui, sans cesse, se forment en perlant à chaque extrémité des feuilles de la touffe de lierres qui la domine, se gonflant peu à peu jusqu'aux proportions d'un gros diamant, finissent par s'abattre, comme une étoile qui file, dans les eaux du bassin, où, elles aussi, elles s'absorbent dans une immensité relative.

Comme nous avions autre chose à faire que de nous livrer à l'admiration, je me pris à magnétiser Jeanne qui promptement fut mise en somnambulisme; après quoi je revins m'asseoir auprès de M. Bodin, si bien que nous formions un triangle.

A peine m'étais-je remis en place, ainsi que je viens de le dire, qu'un gros et vilain rat, au pelage hideux, vint se poser entre nous trois. Il était de l'aspect le plus repoussant: des yeux rouges et malades, la queue coupée et les oreilles déchiquetées; enfin, l'on eût dit que cet affreux animal était venu là tout exprès pour établir le contraste qui existe entre les choses les plus gracieuses, sorties des mains du Créateur, et ces révoltantes monstruosité qui peuvent avoir leur raison d'être, c'est possible, mais qui, bien certainement, ont le triste privilège de soulever en nous de douloureuses et invincibles répulsions!...

Aussitôt arrivé au milieu de nous, notre visiteur enguenillé s'y arrêta et nous regarda fixement les uns après les autres, en se plaçant alternativement en face de chacun de nous, comme pour mieux nous examiner; puis il s'assit le plus tranquillement du monde, et se mit à faire sa toilette en se frottant, de ses deux

pattes, les yeux, les oreilles et le museau ; après quoi, probablement satisfait du genre qu'il venait de se donner, il se remit sur pied, vint nous toiser encore et s'en alla comme il était venu. Je me souviens que le voyant si effronté et si à portée d'un coup de canne, que sa qualité de rat et de rat mal léché pouvait si bien lui attirer, je dis à M. Bodin : — Ne lui faites pas de mal. — Et il me répondit : Ah ! soyez tranquille.

Si jamais ces lignes sont publiées, et si jamais M. Bodin, qui, présentement, habite son hôtel du boulevard de la Madeleine, lit les détails de cet épisode et de ceux qui vont suivre, il verra que celui qui les relate, vingt ans après, n'a pas encore perdu la mémoire.

Après avoir devisé quelques instants sur l'étrangeté de la visite que nous venions de recevoir, je recommandai à la somnambule d'inspecter les environs, et de voir si elle ne découvrirait pas la pierre qui m'avait, dans le temps, été signalée par M^{me} de S^t-Hilaire.

— J'y ai bien déjà regardé, fit-elle, et réfléchi ; mais je crois qu'il y a danger à le faire à fond, car si j'en juge par mes pressentiments et par les influences que je viens de ressentir, nous allons éveiller l'attention des Esprits d'opposition ; et, quand nous arriverons à Châtillon, nous les trouverons sur leurs gardes ; et puis, d'ailleurs, vous savez ce qu'il peut advenir quand on court deux lièvres à la fois...

Cet avis ne manquant point de sagesse, nous prîmes le parti de le suivre, et après avoir éveillé Jeanne, nous regagnâmes tranquillement Bressuire où nous couchâmes.

Le lendemain matin, dans un char-à-bancs de louage, nous nous dirigeons sur Châtillon où nous arrivions pour déjeuner. Laissant là notre véhicule et notre conducteur, nous nous rendîmes sur le lieu de nos exploits, où je magnétisai Jeanne à une certaine distance de l'endroit où, l'année précédente, nous avions fait une tranchée, mais dont les traces n'existaient plus. Lorsqu'avec la somnambule, nous voulûmes nous diriger vers ce lieu, elle devint inquiète, irrésolue et s'arrêta court : Ils sont là, dis-je avec émotion, et nous allons avoir affaire à eux !

— Allons, fit résolument M. Bodin, du courage, et ne vous troublez pas !

Remis de ce premier émoi, nous primes Jeanne sous les bras et nous voulûmes la faire avancer, mais elle résista avec effroi, et comme nous insistions, elle voulut nous échapper ; mais ne pouvant y parvenir, elle s'évanouit entre nos bras.

— Tenez bon, disait M. Bodin, et ne perdez pas courage !

Tenez bon, tenez bon ! cela était très-bien de la part de mon honorable compagnon, mais les premières notes de ce prélude, qui venaient de rappeler à mon esprit toute la grande et terrible scène de l'année précédente, venaient également d'y soulever, avec des souvenirs déchirants, toutes mes appréhensions ! Cependant je tins ferme ; mais l'état du sujet, malgré toutes mes passes de dégagements, ne faisant qu'empirer, la position devenait inquiétante ; enfin, grâce aux encouragements de M. Bodin, ayant persisté avec résolution, je finis par dégager et ranimer notre pauvre Jeanne ; mais comme, en insistant, nous amenions les mêmes résultats, il nous fallut bien prendre le parti d'opérer une petite retraite en attendant la grande. Nous relevâmes donc Jeanne, qui était tombée sur ses genoux, et en la soutenant, nous arrivâmes, à grand'peine, à la pierre druidique dont j'ai déjà parlé dans un des chapitres précédents. Là, assise et soutenue par nous, encouragée par M. Bodin, je la dégageai avec quelques succès en faisant cesser l'évanouissement qui, ne tardant pas à se reproduire, fut combattu de nouveau, si bien que cet état alternant nous menaçait d'une continuation dont nous ne pouvions prévoir la fin.

Je me souviens qu'entre deux de ces évanouissements, Jeanne qui après avoir essuyé son visage tout inondé de larmes et nous avoir regardé l'un après l'autre, dit à M. Bodin d'un ton d'inspiration prophétique.

— Vous êtes, Monsieur, un des heureux de la terre. La fortune vous a souri et vous n'avez plus qu'à jouir de ses bienfaits. Toutefois, si vous le permettez, je pourrais vous donner un conseil qui vous épargnerait bien des ennuis, et quelques chagrins peut-être...

— Comment donc ! fit M. Bodin avec empressement ; non-seulement je vous le permets, mais je vous en prie.

— Eh bien ! vous ne connaissez rien du magnétisme, du somnambulisme et de toutes ces recherches occultes dans lesquelles nous nous trouvons engagés : croyez-moi, n'allez pas plus loin ; occupez-vous, si vous le désirez, de magnétisme pour le soulagement des malades, de somnambulisme comme distraction ; mais n'allez pas, ainsi que celui qui vous a entraîné ici, chercher à déchirer ces voiles qui dérobent à nos yeux tout un monde inconnu, mystérieux, et qui peut nous conduire à des abîmes !...

— Soyez tranquille, fit M. Bodin comme effrayé, je vous promets que je mettrai votre conseil à profit et que...

— Je donnerais bien ce même conseil à celui-ci, dit la sibylle en interrompant son interlocuteur et en parlant de moi, mais ce serait peine perdue ; voyez-le, en ce moment, il se dit : « C'en est fait, j'abandonne cette infernale boutique ! » (c'était vrai). Eh bien, dans quelques mois, dans quelques jours peut-être, il y reviendra avec un nouvel acharnement !

— Qu'il y revienne s'il le veut, reprit M. Bodin, mais pour moi, je vous promets de ne point oublier votre conseil et de le suivre...

Je suis resté parfaitement convaincu qu'il n'est jamais venu dans la pensée de ce cher néophyte de faillir à sa promesse.

Notre position devenant intolérable, nous songeâmes à nous en tirer, et d'autant plus vite, que sur les hauteurs dont nous étions entourés, des groupes de paysans commençaient à se former et à nous observer, paraissant fort intrigués de ce que nous pouvions faire, et d'autant plus aussi, que M. Bodin, qui avait perdu son assurance et sa fermeté, ne demandait pas mieux que nous quittassions la place.

Ce n'était pourtant pas chose facile, avec une pauvre femme qui pouvait à peine marcher et qui s'évanouissait à tout moment.

Enfin, après de grands efforts, nous finîmes par regagner le chemin et par suite Châtillon, que nous quittâmes, il faut bien avoir le courage de l'avouer, comme si le diable eût été à nos trousses, n'emportant de notre nouvelle expédition qu'une pani-

que de plus à enregistrer, et sans même songer à mettre à exécution le projet que nous avons arrêté sur des données de Jeanne, — données fort curieuses et dont je parlerai plus tard, — d'aller à Mortagne nous enquérir du propriétaire du champ, et nous mettre en rapport avec lui.

Les évanouissements alternatifs de Jeanne ne s'arrêtèrent point à Châtillon, et ce ne fut qu'à moitié chemin de cette ville à Bressuire qu'ils cessèrent, et, comme nous ne nous arrêtâmes point dans cette dernière ville, nous arrivions le même soir à Niort, où nous nous consolâmes, en famille, de ce nouvel échec.

XII

Le lendemain de notre retour, comme la veille de notre départ, nous reçûmes un écrit, puis un autre le surlendemain. Voici le premier :

- Je sais depuis longtemps qu'un ami bien sincère,
- Par vous fut initié à ce précieux mystère :
- Mais ce qui contre lui n'est pas avantageux.
- C'est qu'il manque de foi et n'en croit que ses yeux. »

Voici le second :

- Le censeur qui assistait à la dernière séance,
- S'est trouvé convaincu, sans aucune évidence,
- Que l'on peut de cet art retirer un grand fruit,
- Lorsque de son sujet, on sait tirer parti. »

Si nous avons pu douter de la véracité et de la source de ces écrits, celui qui va suivre, et qui nous fut donné dans la nuit du 16 au 17 septembre, nous eût enlevé toute espèce de doute, et voici comment. Depuis huit jours, nous n'avions pas vu Jeanne; pendant ce laps de temps, un léger nuage était venu assombrir la bonne entente qui existe habituellement entre ma femme et moi: des discussions, d'abord insignifiantes, avaient fini par amener

une irritation croissante qui, le 16 au soir, dégénéra en une assez vive altercation. Le lendemain matin, nous recevions l'écrit suivant :

- Il règne en ce moment une mésintelligence
- Qui exerce sur ton sujet une grande influence ,
- Et moi , si j'ai gardé un mutisme complet ,
- Ce n'est que tes actions qui en ont provoqué l'effet.

La concorde étant revenue sous notre toit conjugal, le 20, nous recevions cet autre écrit :

- J'aime à voir entre vous cette cordialité ,
- On n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer :
- Prêtez-vous constamment mutuelle assistance ,
- Vous recevrez un jour la juste récompense. »

L'on peut voir, par le premier de ces deux écrits, que c'est moi, moi seul que l'Esprit blâmait en me rendant responsable du délit. Était-ce juste?... Je ne sais; ne pouvant être juge dans ma cause, j'ai dû passer condamnation. Toutefois, je dirai que fort souvent j'ai eu occasion de remarquer que les Esprits ont une grande indulgence pour les femmes, qu'ils soutiennent avec un grand zèle. Si ce fait, que j'avance en tremblant, pouvait être avéré, nous n'aurions pas besoin d'aller chercher ailleurs les causes de l'ascendant irrésistible qu'elles exercent sur nous.

Dans le cours de cette narration, on aura sans doute remarqué que, dans des choses d'une portée aussi sérieuse, je me laisse entraîner parfois à un sentiment de gaieté et de légèreté qui, probablement, sera blâmé par quelques personnes scrupuleuses, adeptes ou non. Je répondrai tout simplement à cela, que je suis fait ainsi; d'un esprit tour à tour circonspect ou léger, parfois soucieux, souvent observateur et sérieux, mais souvent aussi enclin à une vive gaieté. Or, n'ayant jamais songé à me couvrir d'un masque quelconque, je suis resté tout cela, en fait comme en apparence. Mais cet enjouement de mon caractère, que l'on pourrait me reprocher, n'a-t-il pas été, au milieu de toutes les circonstances qui ont accompagné les faits que je viens de décrire,

un puissant auxiliaire qui m'a soutenu et préservé peut-être d'une exaltation qui pouvait ébranler ma raison. Qu'on se reporte de vingt ans en arrière, alors que ces croyances étaient encore sans écho et généralement traitées de fictions absurdes. N'était-ce pas le cas, en face de découvertes aussi inopinées, aussi mystérieuses et aussi étranges, n'était-ce pas le cas, dis-je, ainsi que le proclament si hautement les antagonistes de la doctrine nouvelle, de devenir fou?... Eh bien ! je ne le suis point devenu, j'ose l'affirmer. « Grâce à votre gaité ? » diront-ils. Grâce à ma gaité, je le veux bien ; mais grâce aussi peut-être à un raisonnement qui manque à beaucoup de gens.

Puisque me voilà amené sur ce terrain, disons un mot de ce parti pris des adversaires du spiritisme, qui, ne trouvant rien de mieux à dire, cherchent à accréditer, par tous les moyens possibles, qu'il remplit les hôpitaux de pauvres diables auxquels il a fait perdre la raison. Voilà, il faut en convenir, une arme assez mal choisie ; car, que des personnes comme nous, se trouvant tout à coup en face de résultats aussi imprévus et sur lesquels elles n'ont aucunes notions, se troublent au point d'en perdre la tête, à la rigueur, cela pourrait se comprendre ; mais à une époque où des ouvrages sérieux, des journaux et des revues sans nombre portent de toutes parts la lumière et la vérité, où la rumeur publique, ce télégraphe des masses, préconise, jusque dans les bourgades les plus éloignées et les plus retardataires, la connaissance des doctrines spirites et celle des faits nombreux qui surgissent de toutes parts, devenir fou !... est-ce possible?... Terminons cette digression par une simple comparaison : Qu'un homme de génie, un Salomon de Caus, par exemple, ayant longtemps cherché la solution d'une découverte, y arrive brusquement, et qu'après en avoir calculé toutes les forces et entrevu toute la portée, il perde l'esprit dans une exaltation sublime... cela n'étonnera personne ; mais qu'un homme, à l'heure qu'il est, en voyant passer une locomotive entraînant 40 wagons bourrés de 4,500 voyageurs, arrive au même résultat, il faudra bien convenir que, si ce pauvre diable est devenu fou d'un tel fait, il pouvait le devenir tout aussi bien de n'importe quoi !...

Aussitôt notre retour à Niort, ainsi que je l'ai dit, ayant reçu des écrits, je ne songeai même pas à abandonner nos investigations. La prédiction de Jeanne se trouvait donc réalisée, et, peu de jours après le départ de M. Bodin, nous eûmes une séance dans laquelle nous fûmes mis au courant des causes qui nous avaient si étrangement troublés à Châtillon. Je laisse la parole à la somnambule.

— A peine fus-je mise en somnambulisme, que je vis les mêmes Esprits que l'année précédente; mais, malgré la fantastiçité de leur aspect, rassurée par la lumière du jour et soutenue par vos présences, je les bravais courageusement, lorsque tout à coup ils me dirent et me firent voir que j'étais là sur un des plus sanglants champs de bataille de la Vendée, en me faisant remarquer toutes les terribles scènes de ce drame ! De tous côtés c'étaient des soldats et des paysans s'entr'égorgeant. C'était horrible à voir ! Epouvantée, je voulus fuir; mais, comme il me fallait enjamber les corps des mourants et les cadavres des morts, et que le sang ruisselait de tous côtés, saisie de terreur, je m'évanouis !... C'est alors que vous m'avez relevée et entraînée vers la grande pierre; mais, avant de l'atteindre, que de frayeurs !... Par-dessus combien de morts et de mourants nous fallut-il passer !... Que de sang autour de nous !... De grâce, ne me laissez pas ces souvenirs; ils me rendraient folle !... Connaissez-vous ce fait d'une bataille aussi sanglante auprès de Châtillon ?

— Oui, sans doute; mais j'ignorais que nous fussions là sur ce champ de bataille.

— Eh bien ! informez-vous en, et vous verrez que nous étions précisément sur un des points où l'affaire fut le plus sanglante. Mais ôtez-moi jusqu'au moindre souvenir de ces scènes de carnage, et réveillez-moi, après m'avoir parfaitement dégagée, car je suis toute tremblante d'émotion ...

On peut juger, par cette explication, combien sont puissantes, sur les organisations des somnambules et des médiums, toutes les ressources dont les Esprits d'opposition peuvent disposer. Quoi qu'il en soit, ainsi que je l'ai dit, je suis convaincu que l'on peut vaincre leurs manœuvres, et c'est cette conviction qui, pendant

un grand nombre d'années, m'a mis à la discrétion de l'un d'eux, qui la partageait ou feignait de la partager pour nous faire adopter son système, qui, du reste, ne paraissait pas manquer de rationalité, en nous promettant, si nous le suivions avec persévérance, le plus brillant succès ! On verra dans la suite quel était ce système qui, depuis longtemps déjà, me paraît tout simplement un moyen imaginé pour nous maintenir dans une captation interminable, et qui n'a abouti, jusqu'à ce jour, qu'à enrayer notre initiative et à paralyser tous nos moyens d'action.

XIII

C'est ici, je crois, le moment, peut-être un peu tardif, de mentionner un fait qui, au point de vue de la clairvoyance des somnambules, est d'un puissant intérêt, et qu'il est bon de connaître, pour mettre au courant des relations qui s'établirent entre le propriétaire de notre champ et moi ; le voilà :

Quelque temps après notre fameuse expédition de nuit à Châtillon, dans laquelle nous avons été si cruellement houspillés, attribuant notre insuccès à ce que nous avons agi nuitamment et d'une façon clandestine, je voulais la renouveler de jour et en plein soleil. Mais, pour qu'il en fût ainsi, il nous fallait le concours et surtout l'autorisation du propriétaire que nous ne connaissions pas. Or, à qui s'adresser ? Me fallait-il encore courir à Châtillon, perdre mon temps ? Non ; ce fut à Jeanne que je m'adressai pendant une de nos séances.

— Ne pourriez-vous donc découvrir le nom et l'adresse du propriétaire de notre champ de Châtillon ?

— Je ne sais, mais je vais y voir.

Ce ne fut qu'après de longues et laborieuses recherches que la somnambule reprit :

— Je vois ce monsieur ; il demeure à Mortagne ou tout auprès de Mortagne, plus loin que Châtillon ; il a l'air d'un parfait honnête

homme, et non-seulement son extérieur l'annonce, mais je vois qu'il l'est réellement.

— Quel est son nom ?

— Je l'ignore, et je ne vois là personne pour me le dire.

— Demandez-le à lui-même...

— Il se nomme Maufrière... Maufreyere.

— En êtes-vous certaine ?

— Il me le dit, du moins, et je vois qu'il ne me trompe pas.

— Va pour Maufreyere, repris-je sans trop m'étonner, et si Maufreyère il y a, nous le verrons bien ; car, cet été, après mes voyages terminés et nos affaires calmées, je lui écrirai, et s'il ne répond pas, je me mettrai à sa recherche. J'espère bien qu'il ne sera pas si difficile à trouver que M. de Lapeyrouse, à moins que, comme lui, il n'ait passé et repassé le tropique !...

Depuis cette circonstance, de laquelle je ne m'étais que faiblement préoccupé, déjà plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsque, pendant les foires du mois de mai, vinrent dans nos magasins des personnes de Châtillon et des environs. M'étant empressé de leur demander si elles ne connaissaient pas un M. Maufreyere, à Mortagne, elles me répondirent qu'elles connaissaient deux frères de ce nom : l'un habitant près de Châtillon, l'autre tout près de Mortagne, et tous les deux riches propriétaires dans le pays. Quelque fût ma confiance dans la clairvoyance de ma somnambule, j'avouerais que je fus troublé d'un semblable résultat. Mais, m'étant promptement remis, je demandai à ces chers Vendéens si, en adressant une lettre à M. Maufreyere, propriétaire à Mortagne, ils pensaient qu'elle lui parviendrait. Comme ils m'en donnèrent l'assurance, je les remerciai de leurs renseignements, me promettant bien de les mettre à profit. Je me dispenserai de faire sur ce fait aucune réflexion ; il parle assez haut, j'imagine, pour pouvoir se passer de commentaires.

Nos affaires me laissant un peu de répit, le 23 juillet 1843, j'écrivis à M. Maufreyere une longue lettre, que je trouve inscrite sur mon *copie de lettres*, et que je vais transcrire *in extenso*, après avoir raconté un trait concernant le copiste.

L'employé de la maison auquel je donnai cette lettre à copier

était un nommé Viaux, natif de Châtellerault, et, paraîtrait-il, demeurant maintenant à Paris; or, après qu'il l'eut copiée et me l'eut remise, je lui dis :

— Vous avez dû trouver cette lettre fort extraordinaire?

— Quelle lettre, monsieur?

— Eh ! parbleu, celle que vous me remettez.

— Oh ! je n'en sais rien, car je ne l'ai point lue.

— Ah ! fis-je, en le regardant avec étonnement...

J'avoue que, jusque-là, je n'avais pas songé qu'on pût copier une lettre, différant entièrement du genre des lettres de commerce, sans remarquer l'excentricité d'un mot, d'une phrase qui, tout naturellement, devait appeler l'attention sur l'ensemble.

Mais je reviens à la lettre que voici :

« Monsieur,

« La lettre que je vous écris va sans doute vous paraître fort extraordinaire, et, à la vérité, il ne peut manquer d'en être autrement pour vous, surtout si vous n'avez aucune donnée et conséquemment aucune croyance aux effets produits et obtenus par le magnétisme sur certaines organisations; quoi qu'il en soit, je vais aborder la question et vous déduire rapidement les faits qui me font vous écrire : les voici :

« Je m'occupe de magnétisme depuis plusieurs années : après avoir observé beaucoup de phénomènes, et avoir acquis la certitude qu'il existait, chez certaines personnes mises dans l'état de somnambulisme, une seconde vue que je ne puis vous expliquer, mais dont les effets sont restés incontestables pour moi. Ces effets, en encourageant des croyances nouvelles, me firent penser qu'en appliquant l'intelligence de certains somnambules vers des recherches souterraines, on pourrait peut-être réussir ; je dirigeai celle d'une somnambule vers les lieux où je pensais qu'il pourrait y avoir de l'argent caché ; son idée s'arrêta près de Châtillon, dans un champ qui vous appartient. Je me transportai avec elle sur les lieux et, là étant, elle me désigna l'endroit où elle m'avait dit en voir ; mais, forcé de repartir promptement, je remis à plus tard les recherches, me promettant de m'entendre avec le propriétaire : effectivement, nous y sommes retournés il y a quelque temps, mais c'est en vain que j'ai fait mes efforts pour qu'elle se dirigeât vers l'endroit désigné : une volonté invincible semblait l'arrêter, et, ayant voulu insister, elle tomba dans de fortes crises suivies d'un

long évanouissement qui m'épouvanta à un tel point, que je pris le parti de renoncer à mon projet et d'en rester là.

« De retour ici, en songeant aux choses extraordinaires dont j'avais été témoin, je me suis pris à me remonter la tête et à vouloir, sur les premières données, faire quelques recherches nouvelles. Voilà, Monsieur, pourquoi je vous écris, vous demandant votre autorisation à cet effet, aux conditions suivantes : En cas de découvertes, vous en aurez le tiers, moi le tiers, et ma somnambule l'autre tiers, me chargeant des frais à faire. Vous n'aurez donc aucune chance à courir. Quant à moi, si j'écoutais ma raison ainsi que me l'a faite l'éducation que j'ai reçue, je me tiendrais pour bien certain d'en être pour mes frais ; mais quand je songe à tout ce que j'ai vu, je ne serais nullement étonné du succès !

« Veuillez donc avoir l'obligeance de me répondre et d'agréer l'assurance de la considération de votre serviteur.

« J.-B. BORREAU. »

Maintenant, reproduisons la réponse à cette lettre que j'ai là sous les yeux, et qui est datée de Burget, près Mortagne, le 27 juillet 1843, et timbrée de Mortagne-sur-Sèvre du 28.

« Monsieur,

« J'ai beaucoup entendu parler de magnétisme, mais je n'en ai jamais vu aucun résultat ; si la foi que vous paraissez y avoir peut satisfaire les désirs auxquels vous tendez, j'accepte vos conditions et je vous autoriserai à fouiller sur mon terrain les endroits qui vous seront désignés, mais pour cela, je vous fais l'obligation de me prévenir du jour et de l'heure où vous vous rendrez sur cette propriété, et cela, assez à temps pour que je puisse m'y trouver si bon me semble ; vous prendrez en outre celle de payer toutes les dégradations et dégâts que vous pourriez faire à la propriété.

« En attendant l'assurance de votre démarche, recevez, etc.

« MAUFREYERE. »

Ce fut après ces relations établies que nous nous étions préparés, avec le concours de M. Bodin, à l'excursion que je viens de raconter ; devant d'abord nous arrêter à Bressuire, à Châtillon, puis de là nous rendre à Mortagne, auprès du propriétaire que nous comptions ramener avec nous sur le terrain pour y complé-

ter nos explorations; mais on a vu que déroutés par des manœuvres que je qualifierai de diaboliques, nous avons été mis en fuite et forcés d'abandonner tous nos projets, M. Bodin, trouvant du reste qu'il en avait assez vu, et renonçant à une curiosité qui pouvait compromettre sa quiétude: voilà comment avorta cette dernière et intéressante partie de nos combinaisons qui devait, ainsi qu'on le verra, être reprise plus tard, mais dans des conditions beaucoup moins avantageuses.

XIV

Quelques jours après notre retour de Châtillon, ne pouvant plus prévoir quand je verrais M. Maufreyere, je crus devoir lui adresser la lettre suivante :

« Monsieur,

« J'ai bien reçu votre lettre en réponse à celle que je vous ai écrite, et si je ne me suis point encore rendu à Châtillon, c'est que, non-seulement des occupations m'en ont empêché, mais aussi, des circonstances relatives à notre affaire me retiennent ici et apporteront probablement encore quelques retards. Je chemine dans des sentiers tellement inconnus, que je sens la nécessité d'aller lentement et à tâtons. Pourtant j'ai lieu d'espérer plus que jamais dans une bonne réussite, car je suis tous les jours témoin de faits tout aussi extraordinaires que le résultat que nous nous proposons.

« Ma somnambule, qui comme moi ne vous a jamais vu, me donne l'assurance de parfaitement vous connaître; si, comme j'aime à le penser, ce qu'elle me dit de vous est juste, j'aurai tout lieu de me réjouir de m'être mis en rapport avec un homme dont les sentiments sont aussi nobles et aussi loyaux que votre personne les annonce.

« Puisse le Ciel nous accorder sa divine protection, sans laquelle, je le sens, nous ne pouvons rien espérer d'une entreprise aussi extraordinaire et qui, en triomphant des obstacles, remplirait le monde d'étonnement et d'admiration !

« Agréez, etc.

« J.-B. BORREAU. »

Les écrits nous arrivaient toujours, et, bien qu'ils offrissent souvent à ma critique des côtés d'une irrégularité et d'une faiblesse, que je ne pouvais m'expliquer de la part d'un Esprit que je devais supposer devoir être fort avancé, mon admiration pour le fait de leur origine, que je ne pouvais contester, m'en imposait à un tel point que, loin de me poser en censeur, je faisais taire, autant que possible, toutes les remarques et les observations qui naissaient dans ma pensée.

Les séances aussi se continuaient, et toujours sur les mêmes errements ; c'était, au commencement, des Esprits pour lesquels Jeanne éprouvait une vive antipathie, et qui lui adressaient les reproches de se voir sans cesse rejetés pour n'écouter que celui qui l'abusait ; que, si elle voulait être confiante en eux, ils la guideraient beaucoup plus sûrement. Repoussés avec énergie, ils finissaient, après de longues obsessions, par disparaître ; puis enfin, arrivait l'Esprit familier de Jeanne, qu'elle accueillait toujours avec un grand transport de joie. Alors, c'étaient de forts bons conseils, et les recommandations les plus morales sur la conduite dans les choses privées et religieuses. Tout cela était fort beau, fort bien, et je m'inclinai devant ces belles paroles ; mais voyant qu'on n'en finissait pas et que l'on semblait avoir renoncé à s'occuper de notre affaire, un soir, dans une séance qui eut lieu le 3 décembre, trois mois environ après notre seconde affaire de Châtillon, je manifestai l'impatience que j'en ressentais ; le lendemain, voici l'écrit que je recevais :

- « Tu peux écrire à Mortagne de prendre patience,
- « Et toi, compte toujours sur la divine providence ;
- « Mais avant d'arriver à la réalité,
- « Songe que plus d'une fois vous serez éprouvés. »

A la réception de cet écrit, j'écrivis à M. Maufreyere la lettre suivante :

Niort, le 4 décembre 1843.

« Monsieur,

« Si vous êtes resté si longtemps sans lettres et nouvelles de moi, cela tient en partie à de longs voyages que j'ai faits périodiquement à

certaines époques. Ces voyages ont dû me distraire de mes occupations relatives à notre grande affaire, mais n'ont altéré en rien mes convictions, mes projets et mes espérances. Tout cela, pour moi, a des bases, et prenez croyance que ce n'est pas le fruit d'une imagination exaltée : je suis de sang-froid et j'ai toute ma raison. Pourtant, je me flatte plus que jamais d'un admirable résultat. Toutefois, cela peut être long, car, ainsi que je vous l'ai dit, je marche à tâtons dans des sentiers inconnus ; aussi, me faut-il de la persévérance et du courage. J'en aurai jusqu'au bout et, s'il plaît à Dieu, je triompherai des entraves ! Quant à vous, Monsieur, qui êtes étranger à ces recherches, il ne vous faut qu'un peu de patience, et votre heureux naturel vous rendra cette vertu facile.

« Agréez, etc.

« J.-B. BORREAU. »

Ce fut après cette lettre écrite, que je me résignai à attendre patiemment, comptant sur notre Esprit familial, sur les écrits qui nous arrivaient constamment, et trouvant dans les séances de grands motifs de distraction, d'intérêt et d'études. Pourtant, il faut bien le dire, elles n'étaient pas toujours agréables ces séances, car non seulement elles étaient parfois des plus monotones, mais aussi parfois elles étaient terribles. Alors elles prenaient le nom de séances d'épreuves, et, bien que ce fut notre pauvre Jeanne qui eût à en subir les conséquences, la voyant souffrir, nous souffrions aussi.

Mais c'est peut-être le moment de faire connaître, le plus rapidement possible, ce qu'étaient ces séances qui, dans la suite, devaient jouer un si grand rôle dans notre affaire, en nous paralysant pour ainsi dire, et en nous enfermant dans un cercle infranchissable... En voici quelques exemples :

Tantôt c'était un fleuve immense qui s'offrait aux regards de Jeanne en extase et qu'il lui fallait traverser à la nage : Oh ! alors, que de douloureuses hésitations ! enfin, quand elle parvenait à les vaincre, elle se précipitait à terre et s'agitait en faisant tous les simulacres de la natation, comme si elle eut été au milieu des flots agités ! Puis, arrivée sur l'autre bord, après des efforts inouïs, elle trouvait par fois son bon ange qui applaudissait à son courage, et alors tout changeait d'aspect en se parant des couleurs les plus riantes et les plus magiques !... Une autre fois,

c'était une forêt sombre, sur la lisière et dans l'intérieur de laquelle se montraient des bêtes féroces, à l'œil en feu et à l'air menaçant !... « Oh ! jamais je n'oserai affronter ces horribles bêtes, elles me semblent furieuses et je serais dévorée ! » Il le fallait pourtant, mais ce n'était qu'après des angoisses indescriptibles qu'elle y parvenait à grand'peine. L'épreuve accomplie, s'offrait à ses regards une magnifique église où l'on célébrait de pieuses et brillantes cérémonies, ou bien encore, des palais somptueux au milieu de gracieux jardins, au travers desquels se jouaient en murmurant de limpides ruisseaux. Puis, parfois, c'étaient des clous, des lames de couteaux, d'épées, des charbons ardents sur lesquels il fallait passer pieds nus, des forêts embrasées qu'il fallait traverser ; c'étaient aussi des souterrains aux entrées sombres et étroites, par lesquelles il fallait entrer à plat ventre en affrontant de hideux reptiles qui semblaient en défendre l'accès !... Tout cela était déchirant et tellement affreux, que mon plus grand désir serait de pouvoir me dispenser d'entrer dans les détails de ces scènes douloureuses que, pendant tant d'années, nous avons subies avec une résignation et une persévérance digne d'un meilleur sort. Ces cruelles séances, il est vrai, n'avaient lieu que de loin en loin, les autres étaient bénignes et souvent mêmes attrayantes.

Ce fut ainsi que se passa toute une année ; mais comme je ne perdais pas de vue mon affaire et que je m'en inquiétais sans cesse, le 21 juillet nous recevions l'écrit suivant :

- Tu es sûr d'arriver à une solution,
- Mais il te faut avant tenter quelqu'excursion
- Pour visiter les lieux, voir les propriétaires,
- Et surtout continuer les vœux et les prières... »

Comme cet écrit était un encouragement à entreprendre une nouvelle excursion, je m'y préparai ; mais une circonstance vint mettre obstacle à son exécution : il s'agissait d'une démarche faite auprès de Jeanne pour obtenir sa main. Consultés par elle, nous avons cru devoir nous opposer à cette union proposée, craignant qu'elle ne vint apporter des entraves à nos projets ; il

n'en fut point ainsi de l'Esprit qui prit chaleureusement parti pour son accomplissement, ainsi qu'on va le voir par les trois écrits suivants qui, cette fois contre l'ordinaire, furent obtenus en plein jour sur un cahier de papier déposé dans une armoire fermée à clef, et, chose remarquable, ce ne fut point sur la première page qu'ils se trouvèrent tracés, mais au beau milieu du cahier. Voici ces écrits :

- La demande que l'on t'a faite peut bien être acceptée ;
 - Mais tout en prononçant les vœux de l'hyménée,
 - Songe que tu as aussi un devoir à remplir,
 - D'où dépend le succès de plus d'un avenir...
-
- Tu dois voir maintenant ce qu'il te reste à faire :
 - Tous ces préparatifs vont paraître un mystère ,
 - Et pourtant il te faut contracter cette union,
 - C'est un point essentiel pour notre solution.
-
- L'union de ton sujet est un mal nécessaire,
 - Il ne te sert à rien de faire des commentaires :
 - Prépare ton départ, abrège ton absence,
 - Et reviens au plus tôt reprendre les séances. »

Je partis effectivement pour l'un de ces voyages qu'exigeaient mes affaires, et lorsque je revins, six semaines après mon départ, Jeanne était mariée. Ce nouvel état de choses devait inévitablement apporter des modifications dans nos relations qui, dans les premiers temps, devinrent fort difficiles, car le nouvel époux, tout naturellement, se montra inquiet de ces mystérieux tête-à-tête, et cela finit par devenir tellement embarrassant, que notre esprit familier crut devoir nous venir en aide en nous indiquant un moyen que nous n'aurions point osé prendre sur nous, tant le secret nous était recommandé; ce moyen fut d'initier le nouveau venu à nos mystérieuses relations, et voilà, à ce sujet, l'écrit qu'il nous adressa dans la nuit du 27 au 28 décembre :

- Si tu tiens à traiter librement ton sujet,
- Il faut à son époux révéler ton secret
- En lui faisant connaître le pacte qui vous lie,
- Il n'aura plus de toi aucune jalousie. »

Ce ne fut pas une petite affaire que de faire comprendre à ce cher homme tant de choses incroyables, même pour des intelligences mieux préparées que la sienne; aussi, resta-t-il longtemps ébahi en jetant sur nous des regards dans lesquels se peignaient tour à tour l'étonnement, le doute et l'ironie. — Les Esprits, qu'est que c'est que ça? Je croyais que c'était des bêtises! — Quant à la gloire d'une découverte nouvelle appuyée sur un fait incontestable, il y était parfaitement insensible; toutefois un point le toucha visiblement, ce fut celui de la possibilité d'une trouvaille d'argent qui serait venu améliorer et changer sa position; aussi finit-il par nous dire :

— Je ne comprends rien à tout ce que vous me dites là, mais enfin j'ai confiance dans ma femme, qui a plus d'esprit que moi, ainsi que dans vous, qui êtes des honnêtes gens et avez plus de savoir que je n'en saurais jamais avoir. Faites donc ce que vous voudrez et pourrez faire; pour moi, je n'ai rien de ce qu'il faut pour m'occuper de cela: tout ce que je puis vous dire, c'est que si vous pouvez me mettre à même de vivre la canne à la main, ça m'ira parfaitement.

En effet, après avoir assisté à quelques-unes de nos séances, qui n'étaient guère faites pour entretenir sa jovialité, il finit par s'en déguster et nous laissa le champ libre, s'informant seulement de temps à autre « si notre affaire marchait ainsi que nous « le désirions, et s'il pourrait bientôt endosser le paletot de « rentier.... » Hélas! il est probable que son rêve devait s'enfuir avec le mien, et que l'un et l'autre nous devions être déçus, lui dans ses espérances de fortune, moi, dans celle du glorieux triomphe d'une idée que j'avais crue et que je crois encore réalisable!

XV

Les écrits, qui depuis quelque temps nous arrivaient plus rarement, finirent par s'arrêter tout à coup, et ce fut dans la nuit du

21 au 22 avril 1845 que nous reçûmes le dernier, c'était le cinquante-sixième ; à cette époque l'Esprit dit à Jeanne dans une de nos séances :

— Ne vous inquiétez nullement des écrits, continuez vos recherches avec soin et ardeur, priez constamment et vous serez aidés jusqu'à ce que vous arriviez au grand but que vous vous proposez depuis si longtemps !

Maintenant, pour quels motifs ces écrits se trouvaient-ils supprimés ? J'en cherchai la cause, et je crus l'avoir trouvée dans la critique involontaire que j'en faisais, presque malgré moi, à chacune de leur réception. En effet, leur poésie était tellement en dehors de toutes les règles, que je ne pouvais m'empêcher de la critiquer, et, comme nécessairement l'Esprit avait pu voir qu'il compromettait à mes yeux son importance et sa dignité, je pensai que ce devait être la cause de leur suppression.

Il n'y avait pas dans ces écrits que la poésie qui prêtât le flanc à ma critique involontaire, l'orthographe elle-même en était fort négligée, pour ne pas dire plus. L'écriture seule ne laissait rien à désirer ; car, ainsi que je l'ai dit, elle est, quoique petite, parfaitement lisible et si correctement tracée, sans hésitation, sans retouche, qu'on la croirait burinée. Ces écrits, du reste, ne sont pas faits comme les autres ; ils sont tracés en colimaçon, se développant du centre à la circonférence et finissant par un paraphe qui se termine lui-même en fer de lance. Cette particularité, en raison de leur provenance, m'inspira dans le principe une défiance dont je ne me suis jamais entièrement débarrassé. Il me semblait toujours, dans ce paraphe, voir l'emblème du serpent tentateur. Les Esprits seraient-ils donc tenus de s'affirmer par un signe quelconque ? Je serais tenté de le croire. Du reste, pour mettre le lecteur à même d'apprécier la facture de ces écrits, il trouvera dans cette brochure le fac-simile de quatre d'entre eux.

Comme le mois de juillet était à sa fin et que nos séances traînaient en languissant, je résolus, sans le concours de Jeanne et sur les données que j'avais, de faire une nouvelle expédition sur le lieu de nos exploits ; pour la préparer, j'écrivis au propriétaire la lettre suivante :

« Niort, le 30 juillet 1845.

« Monsieur,

« Après de longues et laborieuses recherches, qui n'ont point eu les résultats que j'avais lieu d'en espérer, je viens de prendre la détermination d'agir sur les données et avec les premiers éléments qui, dans le temps, avaient déterminé mes démarches, et, plus tard, celles que j'ai faites auprès de vous.

« Je viens donc vous prier, Monsieur, de vouloir bien me répondre si je puis avoir la certitude positive de vous trouver à Châtillon dimanche matin, 10 août, devant y arriver samedi soir, accompagné d'un de mes amis, M. Main, avocat à Fontenay, et de M. Barrion, docteur-médecin à Bressuire, seuls témoins que je désirerais avoir ; car, vous comprendrez facilement que, si nous sommes attendus par une déception, ni les uns ni les autres n'avons besoin de témoins indifférents !... Dans le cas contraire, les témoins ne nous manqueront pas. J'attends donc votre réponse et suis, etc.

« J.-B. BORREAU. »

Voici maintenant la lettre que je reçus de M. Maufreyere, en réponse à la mienne, et datée de Burget, près Mortagne, le 5 août 1845 :

« Monsieur,

« Ayant été obligé de prendre des renseignements pour satisfaire aux questions que vous me faites dans votre dernière lettre, je m'empresse aujourd'hui de répondre conformément à vos désirs. Je suis chez moi, et je pourrai me rendre à Châtillon, soit le 9, soit le 10 du courant, à l'heure que vous me ferez connaître dans la lettre que vous m'annoncez par celle du 30 du mois dernier. Je vous félicite sur le choix de vos témoins ; il ne pouvait être meilleur, et je serais satisfait de vous aider dans vos recherches.

« Le champ où est la pierre druidique touche bien le chemin de Saint-Amand et fait partie de la ferme que j'ai là. Il n'est plus en genêts ; il est emblavé en ce moment en seigle, qui serait scié il y a longtemps si le temps n'était pas aussi mauvais. Je pense bien que les fermiers le couperont aussitôt que le temps le permettra, car ils attendent avec une bien juste et bien vive impatience cet heureux moment.

« En attendant la fixation du jour et de l'heure du rendez-vous qui doit avoir lieu à Châtillon, recevez, Monsieur, etc.

« MAUFREYERE. »

J'aurais pu, sans doute, me dispenser de reproduire textuellement ces lettres qui, peut-être, paraîtront oiseuses; mais j'ai cru devoir le faire comme une protestation authentique aux dénégations d'une incrédulité toujours prête à suspecter et à nier les faits les plus avérés. Or, comme mes lettres sont à leur ordre de date sur mon copie de lettres, et que les autres portent le timbre de la poste, tout cela offre le caractère d'une authenticité incontestable, que je serai toujours à même de prouver (1).

Notre rendez-vous à Châtillon ayant été définitivement arrêté pour le 16 août, la veille, dès l'aube, mon ami de Fontenay arriva à Niort, accompagné de son fils, jeune avocat entrant dans le barreau sous les auspices de son père, avec tout le prestige et toutes les espérances de la jeunesse, tandis que ce dernier, en lui cédant la place, se retirait en emportant une considération justement méritée.

Le jour même de l'arrivée de ces messieurs, nous partîmes pour Châtillon, où nous étions le soir; et le lendemain, à onze heures, nous allions rejoindre M. Maufreyere, qui nous avait fait prévenir qu'il nous attendait sur le terrain. Pendant le faible trajet qui sépare le champ de la pierre couchée de Châtillon, j'étais ému et le cœur me battait en songeant aux drames dans lesquels ma somnambule et moi nous avions eu à soutenir de si rudes combats. Et puis, un pressentiment me disait :

— Tu vas chercher une dernière déception. Elle sera, sans doute, moins dramatique que les précédentes, mais toute aussi cruelle pour toi, qui verras, dans un instant, s'évanouir tes chères espérances...

Tout en réfléchissant ainsi, nous arrivâmes non loin du champ, où nous rencontrâmes M. Maufreyere arrêté et causant avec deux

(1) Les incrédules pourront également, s'ils tiennent à s'édifier, consulter, dans le second volume des *Arcanes de la vie dévoilée*, édition 1849, une longue lettre que j'adressais à leur auteur. Cette lettre, ainsi que les observations dont elle est suivie, sont autant de preuves écrites, du besoin que j'éprouvais, déjà à cette époque, d'épancher mon esprit et mon cœur dans des confidences que des considérations et des exigences occultes y tenaient enfermées.

de ses fermiers. Après les compliments d'usage, nous nous dirigeâmes vers le terrain, sur lequel nous ne tardâmes pas à arriver; mais à peine y étions-nous, que je m'aperçus d'un fait qui me fit pousser une exclamation et m'arrêta court.

— Ah ! fis-je tout déconcerté, les arbres sont abattus !...

— En effet, reprit le propriétaire, tous les arbres du bord du chemin ont été mis à bas l'an dernier, lorsque l'on a arraché les genêts et mis la pièce en culture.

Comme il ne restait pas vestige de leur emplacement, que le soc de la charrue avait complètement fait disparaître, il fut évident que tout espoir, pour l'instant, étant perdu, il ne nous restait plus qu'à nous en retourner. Toutefois, nous ne sortîmes pas du champ sans aller, avec son propriétaire, visiter la grande pierre; et ce ne fut pas sans une douloureuse surprise que je remarquai qu'on avait fouillé la terre tout autour, ce qui me causa un étonnement pénible et ne me sembla pas loyal de la part d'un homme que je venais de trouver tel que Jeanne me l'avait dépeint, avec des formes et un extérieur annonçant une grande honorabilité. Aussi, pour ne point avoir à revenir sur la bonne opinion qu'il m'avait inspirée, je me pris à penser qu'il n'était pour rien dans ce fait, qui, du reste, pouvait tout simplement être l'œuvre de serviteurs trop zélés.

Pendant que nous examinions cette longue pierre, couchée là depuis tant de siècles, comme pour attester l'antique religion de nos pères, M. Maufreyere nous dit :

— Je ne sais si c'est la présence de cette pierre druidique ou la sanglante affaire qui a eu lieu dans ce champ qui m'a valu tant de propositions de fouiller ce terrain, mais il est de fait que, comme vous, plusieurs personnes sont venues l'explorer.

— Ah ! fis-je, en songeant tout à coup à l'épouvantable tableau que Jeanne nous avait fait de l'horrible drame que les Esprits avaient déroulé à ses yeux, c'est donc bien ici qu'a eu lieu la bataille de Châtillon ?

— Oui, reprit M. Maufreyere; c'est ici même que le combat a été le plus sanglant, et j'ai souvent entendu dire à mon père, aux fermiers et à tous les gens du pays, que, le lendemain de l'affaire, ce champ était jonché de cadavres, qu'on y avait enterrés. Il est

certain, du reste, que nos laboureurs y ont trouvé, pendant un grand nombre d'années, de grandes quantités d'ossements, et même, à l'époque où nous sommes, de temps en temps ils en découvrent encore.

Je fus, comme on doit bien le penser, frappé de la coïncidence de ces détails avec ceux que la somnambule nous avait retracés en nous racontant les terribles visions au moyen desquelles les Esprits avaient jeté l'épouvante dans son âme.

Comme il n'y avait plus rien à faire ni à tenter, je fis mes adieux à M. Maufreyere, en lui disant que, si j'obtenais quelques nouvelles données, je reviendrais à la charge. « Tout à vous, » me dit-il en me tendant la main, et nous nous séparâmes, un peu déconcertés l'un et l'autre. Je pourrais même dire que, pour mon compte particulier, je l'étais beaucoup; car je n'emportais même pas la certitude que la somnambule avait pu se tromper, qu'elle s'était trompée! et que, conséquemment, nous n'avions plus d'espoir que dans le concours que nous offrait l'Esprit familier qui nous proposait d'être notre auxiliaire. En effet, réduits à nos propres forces, à quoi nous avaient conduits nos efforts?... Des quatre expéditions qu'en deux ans j'avais faites sur ce maudit champ, la dernière était la plus décevante... De la première, j'avais rapporté l'espérance; la seconde, en nous culbutant, m'avait donné la connaissance d'un monde nouveau pour moi; de la troisième, nous avons rapporté de nouvelles confirmations et de nouvelles lumières, puisées dans des scènes intéressantes et dramatiques; de la quatrième, que rapportais-je? Rien.... qu'une déception qui n'avait même pas le mérite d'être complète!...

Toutes ces réflexions avaient tellement assombri mon esprit, si gai d'habitude, que je devins, pendant le reste du voyage, triste, rêveur et injuste au point de regretter d'avoir donné, dans ma pensée, accès à cette idée fixe qui m'avait jeté dans toutes les tribulations de ces voies inconnues. — Qu'ai-je gagné à cela, me disais-je avec amertume?... La connaissance, il est vrai, d'un monde que j'ignorais, et la possibilité de se mettre en rapport avec les êtres qui le composent. Mais, après tout, ce monde, ainsi que le nôtre, doit avoir ses bons et ses mauvais Esprits. Qui me donne

l'assurance que, malgré l'intérêt qu'il paraît nous porter et toutes ses belles et bienveillantes paroles, celui qui semble s'être imposé à nous n'ait que de bonnes intentions, et le pouvoir, ainsi qu'il le dit, de nous conduire à la brillante réussite que j'ai rêvée, et qui, peut-être, ne m'a été inspirée que pour me séduire et m'induire en erreur ?

C'est dans cet état d'irritation, causé par toutes ces réflexions et ces défiances, que je rentrai chez moi, soucieux et abattu. Aussi ne les dissimulai-je point à Jeanne et à ma femme, qui les combattirent et les repoussèrent comme un sacrilège : la première avec indignation, la seconde avec des raisonnements.

— Qui peut te faire supposer cela ? me dit celle-ci. As-tu jamais reçu de notre bon Esprit un seul mauvais conseil ? Tous ses avis, au contraire, n'ont-ils pas tendu à nous maintenir en bon chemin et à nous préserver des ennuis, lorsque nous aurions pu tant en éprouver ? Nous marchons lentement, sans doute ; mais la route est si bien tracée, si bien frayée, que cela n'est pas étonnant. Après tout, si nous n'arrivons pas au résultat espéré, nous arriverons peut-être à d'autres. Continuons donc, et sachons nous armer de patience et de résignation, vertus sans lesquelles on ne saurait parvenir à quoi que ce soit sur cette terre, et surtout dans des choses aussi en dehors de notre portée, de nos connaissances et de nos appréciations !...

Tous ces raisonnements finirent par me calmer, mais ne m'enlevèrent pas des doutes et une défiance qui devaient, avec le temps, prendre des proportions croissantes.

A quelque temps de là, il se passa un fait qui devait encore augmenter mes soupçons, en me prouvant que notre Esprit familier était loin d'être infaillible, et voici comment : Pour nous donner entière confiance en lui, l'Esprit affectait une grande dévotion et nous recommandait sans cesse, dans les écrits et, plus souvent encore, dans les séances, de faire dire des prières, des neuvaines, etc., etc., recommandations auxquelles nous ne manquions pas de souscrire, car, sans être précisément dévots, nous sommes religieux. Cependant, un soir, dans une séance où l'Esprit recommandait encore instamment de faire dire une nouvelle neu-

vaine, quand celle qui précédait n'était pas où était à peine finie, j'éprouvai un mouvement d'impatience en me récriant contre ces dévotions exagérées, qui, à mes yeux, finissaient par devenir fort coûteuses.

— Pourquoi donc, fis-je brusquement, ne ferions-nous pas nos prières nous-mêmes, sans aller journellement dépenser un argent que nous pouvons, avec plus de raison ce me semble, offrir à de pauvres mères dont les familles souffrent et languissent ?

On se tut, et, dans la suite, on ne revint plus sur ce qui avait fait l'objet de si vives et de si nombreuses recommandations. Ce changement jeta, comme on doit le penser, de nouveaux doutes dans mon esprit, mais n'ébranlèrent point ma résignation.

XVI

Le temps s'écoulait et les années se passaient sans amener de résultats. Les séances qui étaient devenues moins fréquentes, se traînaient toujours sur les mêmes errements. Indépendamment de ce qui avait trait à notre affaire, on s'y occupait de ce qui concernait nos intérêts personnels et nos affections de famille, ainsi qu'on peut le voir par les vers qui suivent, extraits des écrits.

« Le but de ce voyage est de donner un nom,
« A celle qui de moi recevra d'heureux dons. »

« Avant que de songer à quelque découverte,
« Il faut d'abord veiller sur la petite Berthe. »

Puis venaient les séances de terribles épreuves dans le genre de celles dont j'ai déjà parlé ; puis aussi venaient des séances plus gracieuses, comme celle-ci, par exemple :

Jeanne, en extase, errant dans la campagne, arrive sur les bords d'une rivière aux eaux limpides. Une barque légère et

pavoisée de brillantes couleurs est amarée près du rivage ; deux chérubins d'enfants se tiennent, l'un à la proue et l'autre au gouvernail. A peine ont-ils aperçu Jeanne, qu'ils se lèvent avec précipitation et l'engagent à entrer avec eux. Ils sont si charmants ces chers petits, et les eaux sont si calmes !

— Asseyez-vous, charmante promeneuse, et nous allons voguer ensemble sur ces ondes tranquilles.

Jeanne, sans défiance, se laisse persuader et bientôt, en effet, elle vogue légèrement au travers des roseaux et des nénuphars en fleurs.

— Pourquoi, chers enfants, nous éloigner de ces lieux enchanteurs ?

— C'est qu'il en est de plus beaux encore, dans cette île que vous apercevez là-bas. Sentez-vous déjà ces bouffées de suaves odeurs ? Entendez-vous ces chants mélodieux ?

— Oui, dit Jeanne avec un sourire mêlé d'inquiétude ; mais un pressentiment me dit qu'il ne nous faut point débarquer dans cette île enchantée.

Tout-à-coup, nos deux jeunes nautonniers ayant forcé de rames, tournent un promontoire et entrent dans un anse sablonneuse, en s'écriant :

— Nous y voilà !... Voyez-vous, chère poltronne, combien ces lieux sont beaux ! Regardez ces belles allées bordées de lauriers roses et d'orangers fleuris ? Toutes conduisent à ce palais que vous voyez au loin ; c'est là qu'est la fête. Entendez-vous ces cris d'allégresse et la brillante musique de l'orchestre qui anime les danses et les jeux ?

Jeanne subjuguée a déjà mis pied à terre et porté ses regards émerveillés vers ce féerique palais où tout respire la gaité et le bonheur. L'animation la plus grande règne de toutes parts, et les exclamations d'une joie générale ont achevé de porter le trouble et l'exaltation dans son âme :

— Allez donc voir la fête, Jeanne, firent d'un ton doucereux nos deux jeunes hypocrites.

— Mais, et vous, chers petits, pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ?

— Parce qu'il nous faut garder l'esquif. Mais allez, allez sans crainte, car nous vous attendrons ici.

Jeanne ne pouvant plus tenir à l'attrait du plaisir qui l'appelle à la fête, se dirige au milieu des bosquets et des prairies émaillées de fleurs et ne tarde pas à arriver au milieu de cette foule enivrée. Mais à peine y est-elle, que le ciel se couvre de sombres nuages, un éclair sillonne l'air, l'orage gronde, la foudre éclate, le palais devient la proie des flammes qui le détruisent en un instant, et tout prend un aspect de désolation ! Jeanne, saisie d'effroi, revient sur ses pas et arrive à grand'peine au port où elle avait laissé la barque et ses deux conducteurs ; mais, hélas, ils sont partis!...

— Chers petits, chers petits ! Où donc êtes-vous?...

Vains efforts ! Et sa voix se perd au milieu de la tempête, lorsque tout-à-coup elle aperçoit nos deux vauriens, sur la rive opposée, qui rient et se moquent d'elle, en se jouant sur les pelouses et dans les roseaux.

— Ah ! ah ! la belle, vous voulez voyager et voir du pays ? Eh bien ! restez-y dans ce beau séjour des illusions, ce n'est pas nous qui vous en sortirons!...

Après de vaines prières pour les attendrir, il fallut bien songer à sortir de ce lieu, tout-à-l'heure encore si gracieux et si gai, et maintenant si triste et si désolé!... Une voie seule existait et il ne fallait en espérer ni en chercher d'autres : c'était de traverser résolument le torrent débordé, qui avait remplacé les eaux paisibles de la jolie rivière. Il est vrai que ces eaux, désormais jaunies et fougueuses, semblaient menacer de tout emporter, et pourtant il fallait les franchir !

— Oh ! jamais, jamais je n'oserai ! Voyez donc ces arbres et ces meubles entraînés par les eaux furieuses ! Que vois-je, un cadavre?... Ah ! grand Dieu ! prenez pitié de moi, et vous, mon bon ange, ne ferez-vous donc rien pour me sauver ? Ne me tendrez-vous point une main secourable ?

— Du courage, Jeanne !

Et Jeanne, après des angoisses et des hésitations inouïes, finit par se précipiter dans les flots qui s'apaisèrent comme par enchantement et la portèrent pour ainsi dire d'eux-mêmes sur la rive

opposée, où tout était calme et où l'attendait son esprit familier qui, à sa grande joie, la félicite de son courage et de sa résignation...

Une autre fois, c'était un fleuve, un fleuve immense. — Les fleuves et les rivières, comme les forêts, les souterrains, les reptiles et les bêtes féroces ont joué de grands rôles dans notre affaire. — Ce fleuve dont les flots étaient agités, laissait voir, à sa surface, une quantité prodigieuse de monstres marins, qui s'entre-dévoraient les uns les autres; aussi, ses eaux étaient-elles ensanglantées et couvertes des débris de ces horribles combattants. Ce fleuve pourtant, il fallait le traverser; mais ce n'était qu'après des frayeurs et des hésitations qui duraient des heures entières, que Jeanne finissait par en prendre la résolution; et alors elle se précipitait à terre et exécutait tous les simulacres d'une natation laborieuse!

Arrivée sur la rive opposée et en s'y cramponnant, elle met la main sur une petite pierre, toute resplendissante des couleurs du prisme.

— Quelle est cette pierre? Qu'elle est jolie! Quelles brillantes couleurs! Jamais je n'avais rêvé rien d'aussi merveilleux!

Puis, après l'avoir longtemps examinée, elle la serre précieusement dans son sein. A ce moment, apparaît l'Esprit.

— Ah! vous voilà, mon bon ange?

— Oui, Jeanne; j'ai admiré ton courage et je t'en félicite!

— Mon bon ange, j'ai trouvé là, en arrivant, quelque chose de charmant; c'est une pierre de mille couleurs. La voici, la connaissez-vous?

— Oui, sans doute, c'est la pierre philosophale. Elle est la récompense du courage et de la vertu. Si vous marchez constamment dans cette voie et si vous vous rendez digne du but que vous vous proposez, vous l'obtiendrez et elle vous mettra à même de savoir bien des choses que vous ignorez et de faire tout le bien possible.

— A qui de nous sera-t-elle donnée?

— A vous trois collectivement.

— Et qui la gardera personnellement?

— Occupez-vous d'abord de la gagner et l'on verra plus tard.

Était-ce un encouragement ou était-ce un leurre? Au point de désillusion et de doute où j'en étais arrivé, je ne balançai point dans mon appréciation; mais, comme je m'étais promis la résignation la plus absolue, j'acceptai l'appât sans observation. Pourquoi d'ailleurs, parce que je ne les avais plus, enlever à ces deux femmes des illusions aussi poétiques et qui les rendaient si heureuses?

Ayant laissé à la somnambule le souvenir de tout cela, à son réveil, son premier soin fut de regarder dans sa main si la pierre y était; mais ne l'y trouvant pas, ainsi qu'on doit le penser, elle la chercha longtemps encore.

Si nos séances eussent été constamment accompagnées de péripiéties aussi gracieuses et aussi intéressantes que celle-là, nous y aurions du moins trouvé des distractions qui nous eussent dédommagés de leurs côtés parfois terribles, souvent austères, et plus souvent encore d'une monotonie accablante. Cette monotonie était ce que j'appréhendais le plus, car elle me causait des impatiences inexprimables. L'Esprit le savait bien, aussi prenait-il le soin de dire que c'était là mes séances d'épreuves et qu'elles me seraient comptées comme telles. Du reste, la diplomatie ne lui était point étrangère et, comme on le voit, il savait toujours coudre une pièce à propos et dorer la pilule pour la faire avaler.

XVII

A une certaine époque que je ne saurais préciser, Jeanne se trouvant gravement indisposée et seule chez elle, se lamentait et s'inquiétait de l'état de sa santé. Tout-à-coup, bien qu'étant éveillée, elle voit apparaître son Esprit familier. Comme c'était la première fois qu'il en advenait ainsi, elle eut un mouvement de surprise et d'effroi, mais qui ne tarda pas à se calmer. Remise, elle reprit :

— Ah ! vous voilà, mon ange ; qui vous amène ainsi ?

— L'intérêt que je prends à toi, Jeanne ; car je viens te prévenir que tu vas faire une maladie sérieuse et qui sera longue et cruelle, mais pendant laquelle je ne t'abandonnerai pas. Prends courage, suis mes avis et mes conseils qui ne te feront pas défaut ; et, si tu t'y soumetts avec confiance et résignation, je te promets de te tirer d'affaire.

— Eh bien, mon bon ange, je mets mon espérance en vous et je serai soumise et résignée.

L'Esprit parti, Jeanne pleura beaucoup, mais finit par se résigner comme elle l'avait promis. Trois jours après, elle gardait le lit et était des plus gravement malade....

Pendant cette grave maladie qui dura près de six mois, l'Esprit venait souvent l'encourager et lui conseiller de faire telle ou telle chose, de prendre tels ou tels remèdes. Enfin, arriva la convalescence qui fut également fort longue, et pendant laquelle son médecin spirituel ne ralentit pas ses visites et ses bons soins. Un jour qu'elle allait déjà mieux et avait commencé à se lever, il lui dit :

— Jeanne, tu vas faire dire à ton ami de venir, et, lorsqu'il sera là, je lui dicterai, par ton organe, la recette d'un élixir qui achèvera ta guérison.

M'ayant envoyé quérir, elle me dit :

— Prenez une chaise et écrivez ce que je vais vous dicter.

En effet, à peine avais-je pris place à la table devant un papier tout disposé, qu'elle me dicta toute une kyrielle de noms de substances, avec la quantité qu'il en fallait. Ces substances dont, avant, j'ignorais la plupart des noms, étaient au nombre de vingt-six ou vingt-huit, autant que je puis me rappeler, car malheureusement cette recette a été perdue. La dictée terminée, Jeanne me dit :

— Vous devez avoir chez vous de très-bonne et très-vieille eau-de-vie ?

Sur mon affirmation elle ajouta :

— Envoyez-m'en deux litres et demain, si je puis m'y traîner, j'irai les porter, avec la recette que le bon ange vient de vous dicter

par ma bouche, chez le pharmacien qui fournira les drogues et préparera le tout.

Si je n'avais point été convaincu de ce que m'affirmait la malade, au sujet de l'intervention de l'Esprit, ç'eût été à mes yeux un fier tour de force de sa part, que la dictée, faite imperturbablement et sans hésitation, de toutes ces quantités et de ces noms plus ou moins biscornus que je ne savais comment écrire.

Aussitôt qu'elle le pût, Jeanne se rendit chez le pharmacien, M. Texier, dont j'ai déjà eu occasion de parler, et lui remit l'eau-de-vie et la recette. Ce dernier, après en avoir pris connaissance, s'écria :

— Eh ! bon Dieu, qui vous a donné cette recette ? Ce n'est pas un médecin, je le vois : la plupart des noms sont estropiés. Qui donc vous l'a donnée ?

— Je ne puis vous le dire ; mais, qu'en pensez-vous ?

— Ma foi, je pense que je n'ai jamais vu de recette aussi rationnellement composée, et j'ai tout lieu de croire que cet élixir ne peut vous être que très salutaire. Du reste, la composition de l'élixir de longue-vie qui est également fort compliquée, serait forcée de s'incliner devant celle-ci, bien qu'elles aient quelques rapports ensemble.

L'élixir préparé, d'après les conseils de l'Esprit, la convalescente s'en administra, à des heures prescrites, quelques doses qui ne tardèrent point à produire de merveilleux effets et à lui rendre complètement la santé. J'ajouterai que moi-même, dans une indisposition assez grave, ayant eu l'inspiration d'en prendre quelques cuillerées, mon état s'améliora comme par enchantement.

Comment avons-nous laissé perdre une si merveilleuse recette ? Voilà : Jeanne, entièrement préoccupée de son état maladif, après sa préparation, oublia de la demander au pharmacien qui la garda. Ce ne fut que longtemps après que nous songeâmes à la lui faire réclamer, et lorsque Jeanne le fit, il lui fut répondu qu'on l'avait perdue, ce qui nous causa de vifs regrets. Si ce praticien, — qui doit encore résider à Paris et que j'ai vu il y a quelques années, tenir pour le compte d'un tiers, la pharmacie anglaise,

rue de la Paix, — cédant à l'admiration que cette recette avait paru lui inspirer l'eût, au lieu de la laisser s'égarer, soigneusement recueillie, ce serait un véritable service qu'il rendrait à l'humanité, en ne la laissant point enfouie dans son bagage pharmaceutique. Je sais bien qu'une question toute naturelle viendra à la pensée de chacun : « Pourquoi ne pas la redemander à l'Esprit? » Je répondrai : Cela a été fait et la question a été éludée...

XVIII

Malgré la résolution que je m'étais imposée d'une résignation pour ainsi dire absolue, voyant les années se succéder sans résultats, au point de vue de mon idée ; fatigué, du reste, d'un *statu quo* qui semblait devoir s'éterniser, ma patience s'ébranla, au point que, ne pouvant plus y tenir, j'interpellais souvent et avec humeur, par l'intermédiaire de Jeanne, notre Esprit familier, qui, presque toujours, savait avec une grande adresse prévenir ou éluder la question.

Toutefois, mes interpellations étant devenues, en raison de la résistance, plus vives et plus pressantes, on prit enfin le parti d'y répondre, mais par une fin de non recevoir appuyée sur un stratagème des plus ingénieusement ourdi, et, j'ose le dire, des plus astucieux et des plus perfides.

Un soir, pendant une séance au commencement de laquelle j'avais recommandé à la somnambule d'insister auprès de l'Esprit pour qu'il répondit à mes instances, il ne vint pas ; mais, vers la fin de cette séance, nous vîmes Jeanne se préoccuper du lieu où elle se trouvait ; puis, après en avoir contemplé l'aspect et l'immensité, elle se prit à compter, à plusieurs reprises, les avenues qui venaient y aboutir.

— Il y en a 56 ! fit-elle. Que signifie cela ? Si je voyais mon

bon ange, je le lui demanderais; mais rien, absolument rien que le silence!...

Elle attendit longtemps encore; mais le bon ange ne vint point, et nous restâmes privés de l'explication de ce fait. Toutefois, la somnambule, passée de l'état extatique à celui de somnambulisme simple, nous raconta que, s'étant trouvée inopinément au milieu d'une forêt, dans un carrefour immense, elle y avait vu et compté 56 avenues, et à l'extrémité desquelles s'élevaient autant d'édifices, tous plus magiques les uns que les autres.

Quel que fût notre désir d'avoir une explication plus complète, il fallut bien nous résigner et l'attendre. Hélas! j'étais loin de prévoir alors que de ce fait, que de ces 56 chemins pouvait sortir une captation qui devait durer plus de 15 années, et, il faut bien le dire, qui dure encore!...

Mais n'anticipons pas sur les événements et arrivons aux séances qui suivirent. Les trois premières furent absolument identiques à celle que je viens de raconter: même aspect, mêmes chemins, mêmes édifices, même silence!...

Il était évident qu'il y avait là une intention bien arrêtée de nous faire désirer et apprécier à une haute portée le fait qui allait surgir de cette mise en scène; aussi étions-nous fort impatients de le connaître, et attendions-nous avec une sorte d'anxiété la séance où il nous serait expliqué. Cette séance, après deux mois d'attente, arriva enfin.

La somnambule, magnétisée, ne tarde pas à passer à l'état extatique, et il est bientôt évident pour nous qu'elle est au milieu du carrefour en question, car, comme d'habitude, elle en a déjà compté et recompté les avenues qui viennent y aboutir, et qui sont toujours au nombre de 56!... Tout à coup elle se retourne avec précipitation, salue de la façon la plus gracieuse en s'écriant:

— Ah! mon bon ange, vous voilà donc enfin! Nous vous attendions avec une bien vive impatience, je vous assure, pour avoir l'explication du grand spectacle que j'ai sous les yeux; mes amis, auxquels je l'ai dépeint de mon mieux, sont comme moi, fort désireux d'en connaître le but...

— Jeanne, écoute-moi bien, et tes amis aussi. Ces 56 chemins,

ainsi que vous l'avez déjà remarqué, représentent le même nombre que celui des écrits que vous avez reçus, et, chacun de ces chemins représente aussi une épreuve à subir et à accomplir. Ces épreuves seront rudes, je vous en préviens, mais elles auront pour conséquence de te mettre en garde contre les manœuvres des Esprits de ténèbres qui voudraient que l'humanité ne progressât pas; mais qui, en te trouvant aguerrie sur tous les points, se verront enfin forcés de renoncer à leur impuissante opposition; c'est alors, mais alors seulement, que vous pourrez compter sur ce grand succès qui, avec le mérite d'avoir été rêvé par ton ami, aura celui d'avoir été conquis par de courageux et persévérants efforts.... A l'œuvre donc, travaillez de concert et au complément de vos 56 épreuves, je vous promets, je vous assure le succès le plus grand et le plus complet qu'aient jamais obtenu d'obscurs et simples mortels comme vous!

— Oh! mon bon ange, reprit Jeanne, que de bontés! Vous nous aiderez, n'est-ce pas?

— Oui, sans doute, toutes les fois que cela me sera permis.

— C'est que voyez-vous, mon bon ange, soutenue par vous, je me sens capable de tout braver, tout, jusqu'à la mort!

— Ton courage m'enchanté et me fait concevoir pour vous les plus hautes espérances.

— Eh quoi! mon bon ange, déjà parti?... Moi qui étais si heureuse de sa présence et qui avais encore tant de choses à lui demander...

Revenue à l'état de somnambulisme simple, Jeanne nous répéta avec détail ce que nous savions déjà en grande partie, par les dialogues que nous venions d'entendre; car, ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois, dans ses entretiens avec l'Esprit, le plus souvent, elle répétait ses paroles que nous saisissions plus ou moins clairement, mais assez pourtant pour nous tenir au courant de ce qui se passait. La pauvre femme était enchantée, car elle venait de voir dans les paroles et les promesses de son bon ange, une solution prochaine de notre entreprise, et son succès!... Ma femme aussi, malgré son jugement froid et son calme habituel, se laissant subjugué par l'enthousiasme de Jeanne, se livra à la

joie que donne l'espérance. Moi seul restai rêveur, et, bien que n'entrevoiant point alors tout le funeste parti qu'on pouvait tirer du terrain sur lequel on nous plaçait, j'eus comme des intuitions douloureuses qui m'attristèrent malgré moi, mais que les joyeuses aspirations de mes chères associées ne tardèrent pas à dissiper en ravivant les miennes.

XIX

Nous étions donc censés entrer dans une nouvelle voie, qui, après tout, n'était pourtant que la répétition de celles que nous avions déjà si laborieusement parcourues. C'était, pour commencer, un groupe d'Esprits, qui, sans se faire attendre, se présentait toujours à la gauche de la somnambule, en la sollicitant de prendre confiance en eux et de les écouter, l'assurant que son soi-disant bon ange la trompait en lui promettant ce qu'il ne pouvait tenir, ni lui, ni l'Esprit qu'il lui présentait parfois, et auquel il donnait le titre pompeux de génie. Que, si elle voulait les écouter, eux, ils la conduiraient non-seulement au succès auquel elle aspirait depuis si longtemps, mais encore à bien d'autres. Jeanne, qui les regardait comme de mauvais Esprits, et qui éprouvait pour eux une vive répulsion, ne voulait à aucun prix entrer en relation avec eux; cependant, cédant parfois à ses instances, pour les faire s'expliquer, elle le fit assez pour qu'ayant pu les apprécier, nous dûmes reconnaître qu'ils n'étaient pas de première qualité; aussi les abandonnâmes-nous définitivement, malgré leurs promesses, leurs protestations et leurs persévérances.

Quelques Esprits encore se présentaient au commencement des séances. C'était, paraissait-il, des Esprits bienveillants qui nous encourageaient et que Jeanne accueillait avec un air de grande satisfaction.

— Qui êtes-vous, bon Esprit qui paraissez vous intéresser si vivement à notre succès ?

— Comme vous, j'étais un homme qui, pendant une partie de sa vie terrestre, s'est préoccupé sans cesse de doter ses semblables d'une vérité, et dont le zèle et les constants efforts sont devenus le point de mire des sarcasmes les plus amers.

— Comment, vous aussi, vous avez cherché la lumière dans les ténèbres et vous ne l'avez pas trouvée ?

— Oh ! si, je l'avais trouvée ; mais on n'a pas voulu la voir, et je suis sorti du monde matériel le cœur navré de l'aveuglement et de l'ingratitude des hommes !

— Mais, pauvre Esprit, qui donc êtes-vous pour parler ainsi ?

— Je suis Mesmer, l'infortuné Mesmer qui apporta aux hommes tout un avenir de soulagement et de bonheur, qu'ils ont follement repoussé, en m'abreuvant de ridicules et de mépris. Oh ! Jeanne, qu'il est cruel quand on a l'esprit, le cœur et les mains remplies de vérités salutaires et dont on veut doter la société dans laquelle on vit, de se voir repousser comme un charlatan et comme un vil imposteur !

— Mesmer, je comprends vos douleurs et vos regrets et je les partage d'autant plus sincèrement, que, nous aussi, nous pouvons échouer, ce qui serait également bien cruel après tant de recherches, de travaux et d'espérances !... Dites-moi, cher Esprit, pensez-vous que nous pourrions atteindre le but que nous nous sommes proposé, en arrivant au beau succès qu'on nous a promis et qui ferait jaillir, si puissamment, la lumière d'un fait inouï ?

— Votre entreprise est grande et belle, sans doute, et, plus heureux que moi, vous trouveriez dans sa solution, une récompense qui ne vous laisserait rien à désirer ; mais à Dieu seul appartient la connaissance de l'avenir et la dispensation des faveurs méritées : travaillez et priez !...

— Ah ! déjà parti ? J'avais pourtant bien des choses à lui demander ; ce pauvre Esprit, il a encore l'air tout peiné des chagrins qu'il a éprouvés sur la terre.

Plus tard, ce fut l'Esprit d'une personne qui nous fut bien chère, qui vint nous encourager à continuer et à espérer avec

confiance; mais l'identité des Esprits est si problématique, que, malgré les désignations les plus lucidement affirmées, je suis resté dans un doute accablant. Aussi, la grande question est-elle là tout entière; car, aujourd'hui, pour les personnes qui ont étudié, même faiblement, la doctrine spirite, il ne s'agit plus de savoir si les Esprits existent ou non, — ils existent! — mais s'ils sont ce qu'ils disent être. Voilà l'obstacle, la pierre d'achoppement, le grand problème à résoudre... Venaient ensuite les fortes épreuves, dans le genre de celles que j'ai déjà décrites et sur lesquelles il me serait pénible et douloureux de revenir. Il me suffira de dire qu'il y en avait de tellement cruelles, qu'il nous fallait souvent deux ou trois séances pour les vaincre.

Dans le commencement de cette dernière série d'épreuves à accomplir, tout marchait assez bien. C'était sans doute pour nous encourager; mais nous ne tardâmes pas à être enrayés, et, plus tard, nous finîmes par cheminer avec une telle lenteur que six années s'étaient écoulées, que nous n'en étions encore arrivés qu'à la 36^{me} ou 38^{me}. Ce fut vers cette époque que nous quittâmes les affaires et que nous nous retirâmes à 4 kilomètre de la ville, dans la charmante villa que nous avons fait édifier sur les bords de la Sèvre (1). Là, nous y continuâmes la poursuite de notre œuvre, mais avec un grand relâchement; car, vers cette époque aussi, qui date d'une dizaine d'années au moins, la lumière concernant les faits et gestes des Esprits, commençait à se faire, et, non-seulement elle venait confirmer les doutes, qui, depuis longtemps, troublaient et agitaient ma pensée, mais elle était aussi venue ébranler la confiance si vive de mon épouse. Toutefois, c'était avec une grande lenteur qu'elle revenait sur le compte d'Esprits, avec lesquels nous avons eu de si longues et si mystérieuses relations. Quant à Jeanne, il ne fallut pas songer à la désabuser sur le mérite de son bon ange qui, à ses yeux, était toujours le même... Pour lui, il avait et il a encore l'air de ne pas s'apercevoir de ce qui se passe et paraît également toujours le même pour elle, c'est-à-dire bon et affectueux. Pour être juste,

(1) Villa Saint-Martin.

je me complais à reconnaître tout cela; mais, il n'en est pas moins vrai que pendant plus de vingt années, il nous a tenu sous une espèce d'obsession mensongère en nous leurrant astucieusement de promesses et d'espérances qu'évidemment il savait ne pouvoir tenir. Après tout, je lui pardonne, même la menace qu'il nous a faite de quelque malheur, si nous abandonnions la partie.

Enfin, pour en terminer avec cette longue et étrange obsession, disons qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, en l'an de grâce 1864, nous en sommes à notre 48^{me} chemin, c'est-à-dire à notre 48^{me} épreuve. Il n'en reste donc plus que huit à accomplir pour mettre l'Esprit au pied du mur : cela paraît peu de chose *à priori*; mais, si l'on réfléchit au temps écoulé pour en venir où nous en sommes arrivés, aux difficultés toujours croissantes des épreuves, aux années qui nous fatiguent de leur poids et au doute, pour ne pas dire à la certitude, d'avoir été pendant si longtemps victime d'une mystification qui menaçait de nous poursuivre jusque sur les bords de la tombe, on comprendra qu'il n'est guère probable, malgré notre courage, notre résignation et notre entêtement à tenir nos engagements quand même, que nous puissions y arriver. Quoi qu'il en soit, nous marcherons jusqu'à ce que, le pied nous glissant, nous nous voyions forcés, en nous retirant du concours, d'abandonner à d'autres le soin d'arracher aux ténèbres dont elle est encore entourée, cette grande et mystérieuse science du spiritisme qui pourtant, il faut bien le reconnaître, a depuis quelques années et sur tant de points différents, pris un développement et des proportions qui annoncent enfin la lumière nouvelle qui doit nous guider dans une des plus vastes et des plus merveilleuses voies du progrès et de l'avenir!...



Fac-simile d'autographes de l'écriture directe
de notre Esprit familier.

CONCLUSION.

En lisant cette narration, ces faits, ces résultats, beaucoup de personnes, même de celles qui sont disposées à adopter les croyances et les doctrines du spiritisme, diront :

— Mais, où tout cela vous a-t-il mené?... Il y a des Esprits avec lesquels on peut se mettre en relation, c'est possible, et nous voulons bien l'admettre; mais, si ces Esprits peuvent nous tromper impunément, ainsi qu'ils paraissent l'avoir fait à votre égard; si, en définitive, vous n'avez aucun moyen de contrôle, où cela doit-il et peut-il conduire?

La réponse à ces objections est toute simple. Quand Dieu envoie à un homme de génie l'inspiration d'une découverte quelconque, c'est, le plus souvent, à la condition qu'il la développera et en livrera l'avenir et le perfectionnement à l'humanité tout entière. Voyez de nos jours ce qu'il est advenu de la vapeur, de la télégraphie électrique, du daguerréotype, etc., etc. Croirait-on, par exemple, que les premiers hommes qui découvrirent les unités numériques aient pu, dans ce fait, entrevoir l'avenir de cette grande science des mathématiques qui permettrait aux pygmées qui habitent la terre de la soulever, s'ils avaient un point d'appui, comme le demandait Archimède?... Le spiritisme, Dieu merci, n'en est point à ce début d'obscurité, et tout homme qui l'a étudié, même légèrement, s'il a le moindre esprit d'observation, peut en entrevoir tout l'avenir, grâce à l'influence régénératrice qu'il est destiné à apporter dans l'amélioration et le progrès

d'une pauvre société qui, tant de fois éprouvée par le parjure, la dévastation, le meurtre, le fanatisme, l'esclavage et la guerre à outrance, se débat encore dans de douloureuses et sanglantes étreintes!... La guerre, toujours la guerre! Grand Dieu, quand nous délivrerez-vous de cet abominable fléau, qui, malgré les enseignements et les divines paroles de votre Fils bien-aimé, menace de s'éterniser en prenant des proportions gigantesques!

En effet, que voyons-nous de toutes parts? Des frères qui s'égorgent dans le Nouveau-Monde. Dans l'Ancien, des rois ligués pour écraser des peuples qui se débattent et expirent sous leurs terribles coups! Voyez-les ces despotes couronnés, donnant, malgré les enseignements du passé, leurs ordres sanguinaires et barbares! Ne dirait-on pas que la divine Providence a omis de les doter de la conscience qu'elle nous accorde à tous! Aussi, c'est en vain qu'une voix magnanime et inspirée a voulu les convier au banquet de la concorde : ils ont refusé!... C'est du sang qu'il leur faut!... Abreuvez-vous en donc et hâtez-vous d'assouvir votre horrible soif, car le développement de la nouvelle doctrine que Dieu nous envoie vous forcera, nous l'espérons du moins, de rentrer dans la voie de la saine raison, de la justice et de la charité!... Pour atteindre cet admirable résultat, il ne faut qu'une affirmation, une seule; et cette affirmation, disons-le vite et bien haut, ne fait déjà plus l'objet d'un doute pour la plupart des spiritualistes; c'est, pour eux, le dogme des réincarnations. Or, les réincarnations successives et indéterminées forcément admises par l'évidence, tout change et s'améliore autour de nous, depuis le bas jusqu'au haut de l'échelle sociale. Que penseront les hommes, en effet, lorsqu'ils ne pourront plus douter que nous ne faisons qu'un avec le monde des Esprits dont nous sommes entourés; que les migrations d'un monde à l'autre sont continues et que la réincarnation, cette grande justice de Dieu, est pour ainsi dire le mécanisme moral qui, par la voie des épreuves méritées, nous pousse sans cesse vers le progrès, le pardon et le bonheur? S'il en était autrement, où serait la justice divine? Et quoi! de toutes ces myriades d'êtres, qui viennent et passent sur cette terre, les uns, dans une seule et unique incarnation, joui-

raient de toutes les félicités qu'elle peut nous offrir, tandis que les autres auraient constamment à y vider la coupe de l'adversité et des douleurs les plus amères?... Non, non ! cela ne doit et ne peut être : autrement notre divin Créateur serait injuste. Ce qui n'est pas.

Comment, dira-t-on, ces grands personnages, ces têtes couronnées, si fières, si orgueilleuses, deviendraient peuple et connaîtraient la misère? Eh ! pourquoi pas? Le Christ nous l'a dit, inclinons-nous devant sa parole sublime :

« Les premiers seront les derniers. »

Hélas ! de quel fardeau doit être, pour ces grands de la terre, le poids de leurs fautes et quelquefois de leurs forfaits !

- Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau ;
- Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »

Au point où en sont arrivés les adeptes de la nouvelle doctrine, il n'en est guère qui ne soient intimement convaincus, à l'heure qu'il est, des peines morales qui attendent ces grands coupables dans le monde spirite, et des rudes réincarnations qu'ils auront à subir sur le théâtre de leurs iniquités!... Qui pourrait affirmer, par exemple, que Catherine, la grande Catherine, n'expie point aujourd'hui, elle et ses complices, le crime de la mutilation d'un peuple!... Pourquoi cette ambitieuse, insatiable et cruelle ne subirait-elle pas dans ces douloureux moments, comme expiation justement méritée, une déchirante réincarnation dans la personnalité d'une de ces mères si cruellement éprouvées de la malheureuse Pologne, gémissante et anxieuse sur le sort de ses fils bien-aimés et de la patrie expirante?... S'il en était ainsi, n'y aurait-il pas justice? Eh bien donc, lorsque la réincarnation se sera affirmée, ce qui ne peut tarder, nous en avons l'intime conviction, les rois, comme les autres et plus que les autres, seront avertis que, dans le monde des Esprits, ils auront à subir toutes les tortures du remords, jusqu'à ce qu'enfin ils reviennent se purifier

dans une ou plusieurs réincarnations expiatoires. Oh! c'est alors, mais alors seulement que, chacun pouvant toucher du doigt cette grande vérité suspendue sur nos têtes comme l'épée de Damoclès, nous comprendrons tous qu'en souscrivant au mal sans écouter la voix de la justice et de la charité que Dieu a mis au fond de nos consciences, nous aurons à en subir toutes les conséquences funestes!

Je l'avouerai: du moment où j'entrevis dans les phénomènes du somnambulisme d'abord, et plus tard, dans ceux de la médiumnité, tout l'avenir de progression vers lequel ils doivent nous pousser, je fus rempli d'espérance et de joie, et, ne rêvant plus qu'au moyen de l'accréditer, je crus l'avoir trouvé dans l'accomplissement d'un fait matériel auquel je serais peut-être arrivé, si je n'avais eu à compter avec un autre phénomène qui m'a culbuté, sans doute, mais en présentant à mes appréciations des horizons nouveaux, qui, en se développant, changeront inévitablement notre monde d'aspect, en le remplissant de lumière, de bonheur et d'amour!...

A l'œuvre donc, jeunes spirites, vous qui êtes l'avenir ici-bas; à l'œuvre! car Dieu, dans sa divine bonté, permet que la science qui doit nous régénérer, se complète enfin, pour le bonheur de ses fils de la terre. A l'œuvre! Avancez-vous avec confiance et résolution dans ce vaste champ, où, plus heureux que nous, vous trouverez quelques sentiers déjà battus et des jalons, çà et là plantés, qui serviront à vous guider. Eh bien! si comme les nôtres, vos travaux et vos espérances n'ont point répondu à votre attente, vous n'en aurez pas moins apporté votre concours au grand œuvre régénérateur que la divine Providence promet à nos efforts!...

FIN.

8 JA 66





